

BRABANT

tourisme



BIMESTRIEL N° 3

JUILLET 1987

REWISBIQUE
Archives

MG

BRABANT

tourisme

JUILLET 1987

Prix de ce numéro : 100 F.
Cotisation 1987 (6 numéros) : 450 F.

Editorial, par Francis De Hondt	2
Le Musée International d'Art Naïf, par Philippe Chavanne	3
Le retable de la Passion de saint Georges, par Brigitte D'hainaut-Zveny	8
Bruxelles Art Nouveau, suivez la courbe, par Hervé Paindaveine	21
Un jardin d'animaux de 500 millions d'années, par André Hustin	24
Les voûtes latérales de la Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles, par Joseph Gauze	34
Le 10 ^e anniversaire du Centre d'Art de Rouge-Cloître, par Hubert Schots	38
Les carrosseries bruxelloises et brabançonnaises ont plus de 150 ans (4), par H.P. Henri-Jaspar	40
Les expositions	45
Vient de paraître, par Yves Boyen	46
Avis et Echos, par Anne Micha, Gilbert Menne et Yves Boyen	51
Les manifestations culturelles et populaires	couverture 3

FEDERATION TOURISTIQUE DE LA PROVINCE DE BRABANT

Communauté française a.s.b.l.

Rue du Marché aux Herbes 61
1000 Bruxelles

Tél. 02/513 07 50
Télex B Bru B 63245
CCP - 000-0385776-07

Bureaux ouverts de 9 à 16 heures.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

Revue bimestrielle de la Fédération
Touristique de la Province de Bra-
bant, pour la Communauté fran-
çaise

Président :
Francis De Hondt, député perma-
nent

Vice-Présidents :
Jacky Marchal et
Didier Rober,
députés permanents

Directeur :
Gilbert Menne

Secrétaire :
Alex Koupryanoff

Rédacteur en chef :
Yves Boyen

Secrétaire de rédaction :
Catherine Ansiau

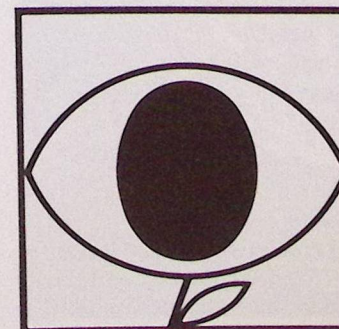
Présentation :
Marc Schouppe,
Nadine Willems

Imprimerie :
Dewaricht s.p.r.l.

Les articles sont publiés sous la
seule responsabilité de leurs au-
teurs. Ceux non insérés ne sont pas
rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la
revue « Brabant » qui paraît neuf fois par
an et qui contient des articles originaux.

Affiliée à la Fédération de la Presse
Périodique de Belgique (FPPB).



ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE :

Editorial : László Arany; Le Musée International d'Art Naïf : photos aimablement prêtées par l'auteur; Le retable de la Passion de saint Georges : A.C.L. (Bruxelles); Bruxelles Art Nouveau, suivez la courbe : photos aimablement mises à notre disposition par l'auteur; Un jardin d'animaux de 500 millions d'années : Walter Hudders et Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique; Les voûtes latérales de la Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles : M. Daem (Nivelles) d'après des dessins de l'auteur; Le 10^e anniversaire du Centre d'Art de Rouge-Cloître : Walter Hudders; Les carrosseries bruxelloises et brabançonnaises ont plus de 150 ans : photos aimablement prêtées par l'auteur; Expositions : collection Institut Français d'Architecture à Paris; Vient de paraître : Walter Hudders; Avis et Echos : Association pour la Conservation des Monuments Napoléoniens (Délégation Belgique), Stadsbestuur Peer et Roland Caussin.

Au recto de notre couverture : Le monument commémoratif le plus célèbre de la bataille de Waterloo est sans conteste le Lion en fonte coulé aux Ateliers Cockerill à Seraing. Ce lion pesant 28.000 kilogrammes couronne la non moins fameuse Butte, haute de 40,50 mètres et qui fut édifée, de 1823 à 1826, à l'endroit où fut blessé le prince d'Orange, commandant en chef du 1^{er} Corps de l'Armée des Pays-Bas (photo : Alex Koupryanoff).

Au verso de notre couverture : Siège de la Communauté Economique Européenne, laquelle fête, cette année, le 30^e anniversaire de sa fondation, le Berlaymont a été construit dans les années '60 en bordure de la rue de la Loi à Bruxelles, à l'emplacement occupé précédemment par une institution religieuse. Cette impressionnante construction, en forme de croix, est l'œuvre des architectes De Vestel, Gilson, André Polak, Jean Polak et Schmidt (photo : Alex Koupryanoff).



Editorial

Le tourisme brabançon a consolidé ses positions en 1986

Au cours de l'Assemblée générale de notre Fédération touristique devenue Société Royale, j'ai eu l'occasion, dans le cadre prestigieux de Villers-la-Ville, de présenter le rapport des activités déployées par nos services ainsi que d'esquisser un aperçu des statistiques touristiques 1986 à Bruxelles et en Brabant wallon.

A l'examen de ces chiffres, il appert qu'en dépit des conditions atmosphériques très instables et des restrictions budgétaires des ménages, le tourisme brabançon a réussi à consolider et même à améliorer dans certains secteurs l'excellente tenue des années précédentes.

Les pôles d'intérêt qui attirent le plus de spectateurs ou visiteurs restent sans conteste le tourisme culturel et les manifestations folkloriques. C'est ainsi que la fréquentation des musées et des châteaux-musées progresse de 22,6 % et les autres curiosités de 10,7 % par rapport à l'année 1984. Il convient de souligner que 1985 ayant été une année Europalia, c'est-à-dire une année où les expositions sont toujours exceptionnelles et attirent la toute grande foule, la comparaison avec 1984 nous paraît plus réaliste.

Les festivals de musique ont connu également un vif succès tandis que le tourisme de plein air confirmait sa bonne tenue générale.

Seuls points noirs au tableau : le camping-caravaning et le logement pour jeunes. L'absence de terrains importants de camping se fait toujours sentir et, d'autre part, les auberges de jeunesse ont connu, en 1986, une baisse de fréquentation dont les causes sont dues essentiellement à la fermeture temporaire du Centre d'Hébergement de l'Agglomération de Bruxelles.

Voilà pour les statistiques de l'année écoulée.

Par ailleurs, en ce début de 1987, il est réjouissant de constater les prémices d'un retour des visiteurs nord-américains et un accroissement du tourisme d'affaires. Ainsi, tenant compte des manifestations qui se dérouleront dans le cadre du trentième anniversaire de la fondation de l'Europe, de la tenue d'Europalia Autriche et de l'impact de l'organisation du concours de l'Eurovision, je suis convaincu que la saison 1987 sera un très grand cru pour le tourisme de la Communauté française du Brabant!

Francis DE HONDT

Député permanent,
Président de la Société Royale
Fédération Touristique du Brabant
pour la Communauté française.

Le Musée International d'Art Naïf

par Philippe CHAVANNE

Vous avez dit « Art Naïf »?...

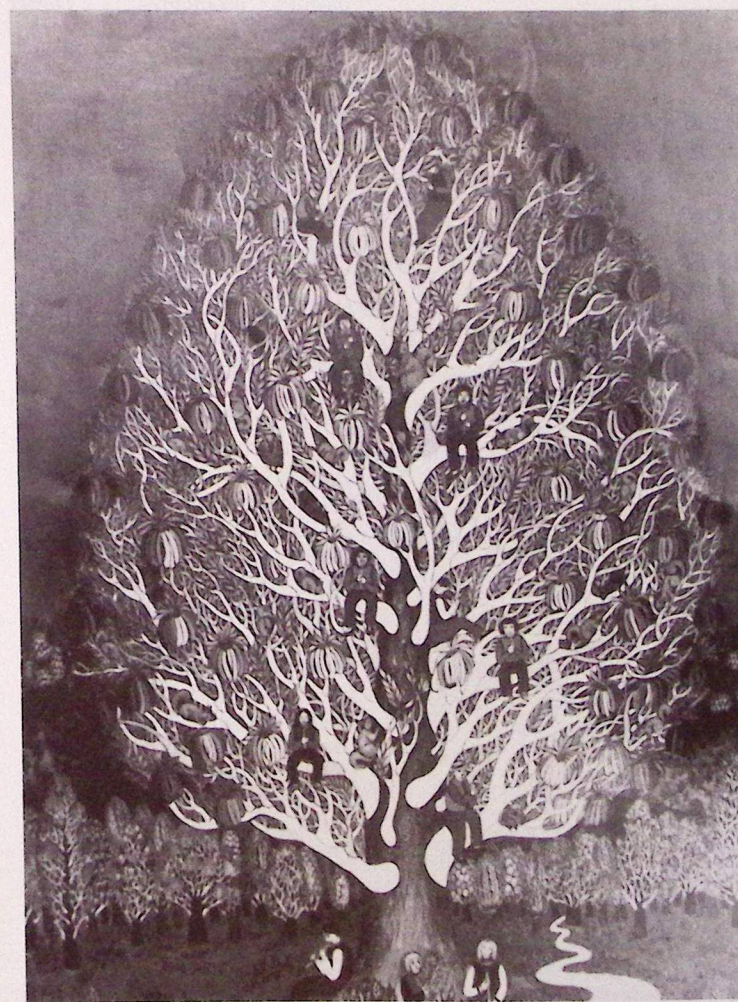
Une haie qu'on longe et le portail « façon canadienne » que l'on franchit. L'allée de graviers et le petit pont très étroit qui enjambe le cours d'eau.

Et là, dans un superbe écrin de frondaisons... un grand bâtiment d'un blanc immaculé. Un bâtiment comme on savait en construire vers le début des années trente, à usage « semi-industriel ». D'ailleurs, son dernier propriétaire n'était-il pas le patron de « Soniscopie » qui y avait installé son atelier d'électro-mécanique, avant d'émigrer dans la région namuroise?...

Et aujourd'hui, ce grand ensemble au toit plat abrite une activité d'un style complètement différent : il est devenu le superbe « Musée International d'Art Naïf » de Lasne!...

Le mouvement du XX^e siècle.

L'art naïf? En fait, un phénomène pictural caractéristique de l'art de notre XX^e siècle. Un style tout à fait particulier aussi, qui revient très régulièrement sur le tapis coloré du monde artistique.



Une œuvre de Yana Cematesco.

Des peintures aussi. Où l'on trouve « ...mille entorses à la vérité optique, mille inventions personnelles prenant les plus grandes libertés avec la réalité naturaliste, pour autant que les hardies initiatives des artistes ne relèvent pas tout simplement du pur inventé, fantastique ou visionnaire... ».

Une forme d'art où ces mêmes artistes « ...n'offrent pas toujours une habileté technique à la mesure de leurs intentions ». Encore que leurs « maladresses » servent davantage leur art qu'elles ne le desservent. « ...Leur sens inné de la poésie et des couleurs, leur ingénuité désarmante, leurs incroyables audaces plastiques ou chromatiques compensent largement certaines déficiences « académiques » que tous, d'ailleurs, ne présentent pas... ».

Un genre pictural tout à fait singulier, enfin, auquel Paul Deprez et sa petite équipe de passionnés a décidé de consacrer un musée entier...

Un musée réalisé en 14 mois.

C'est en Yougoslavie que Paul Deprez apprend à mieux connaître et aimer l'art naïf. C'est là qu'il découvre toute l'ampleur de grands noms tels que Yvan Rabuzin, Franjo Klopatan et autres Branko Bahunek ou Vinko Maricevic.

Sa première activité dans le domaine de la peinture, c'est à Bruxelles qu'il l'exerce : une galerie dans la chaussée de Charleroi. Mais ce bâtiment à salle unique est trop petit pour ses ambitions et, après de vaines recherches, il découvre ce bâtiment « semi-industriel » qui est à vendre depuis plusieurs années sans intéresser personne.

Août 1985 : le rêve prend forme et devient réalité! En 14 mois, Paul Deprez fait procéder à une rénovation et à un réaménagement

des lieux. Finie l'étroitesse de la chaussée de Charleroi. Voici enfin un remarquable espace qui avoisine les... 750 mètres carrés. Un véritable complexe artistique élevé à la gloire de l'art naïf; complexe qui se subdivise en 6 salles bien distinctes : 3 au rez-de-chaussée et 3 à l'étage, alternant le musée proprement dit et les œuvres exposées pour la vente, les expositions fixes et celles qui sont temporaires.

De salle en salle...

A l'entrée du musée, la première salle est consacrée aux expositions individuelles d'une durée de deux mois. A chaque fois, un (ou une) artiste différent(e), avec son style et sa personnalité. Sa perception particulière des choses et des gens aussi.

La deuxième salle est celle que Paul Deprez appelle de façon assez imagée son « purgatoire ». Les futurs grands noms belges et étrangers de la peinture naïve y sont représentés : les Monique Schaar, Dany Gilson et autres Nadia Becker. Toutes et tous éclateront demain ou après-demain; s'affirmeront avec autant d'éclat que celui que l'on retrouve dans leurs œuvres...

Il faut d'ailleurs reconnaître que les peintres naïfs belges – valeurs confirmées ou à confirmer – occupent une place importante au « Musée International d'Art Naïf ». Et c'est très bien ainsi, d'ailleurs! C'est ainsi que l'on retrouve des talents confirmés comme Suzanne Boland van de Weghe (qui a débuté sa carrière artistique en illustrant les histoires de la Comtesse de Ségur...) ou la merveilleuse Micheline Boyadjian. Mais aussi Rupert Delplace, ce Borain attiré par les scènes populaires ou folkloriques; Ernest van den Driesche ou Jean Ferdinand. Ou encore ce petit-fils d'un grognard

de Napoléon : Victor Lecossois. Mais il faut encore citer Nicolas Cloes, avec ses paysages et ses fleurs, ou Berthe Coulon dont la peinture est rythmée par sa passion de la musique et rendue mystérieuse, dure même, par les hantises majeures de l'artiste : la foule et la mort.

Si l'on continue la promenade, d'œuvre en œuvre, d'artiste en artiste, on arrive – déjà! – à la dernière salle du rez-de-chaussée. Celle de la collaboration internationale. En effet, Paul Deprez et ses associés ont mis au point une ingénieuse formule de collaboration avec différentes galeries étrangères : Haner d'Amsterdam, Charlotte de Munich, la rue Jacob à Paris et Susi Bruner de Zurich. De très intéressants échanges en perspective...

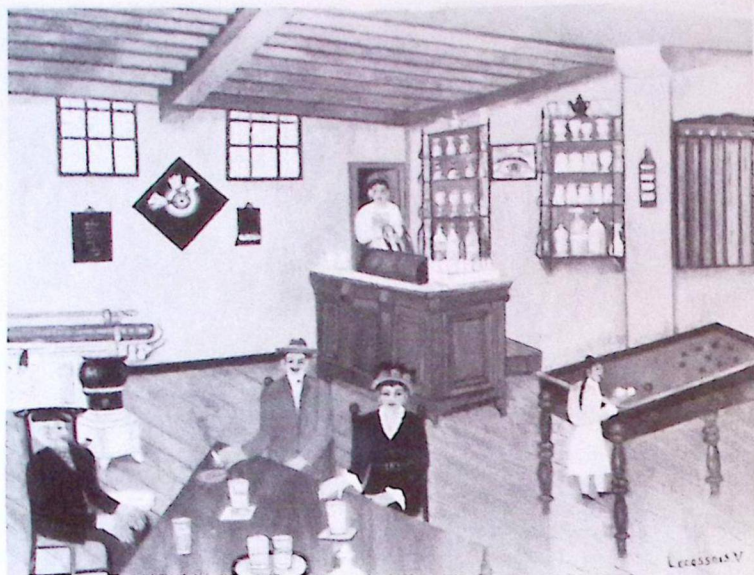
Mais c'est dans la toute grande salle, à l'étage, que se trouve le musée proprement dit. De très nombreuses œuvres aux styles variés et aux couleurs chatoyantes ornent les murs blancs de la salle. Des œuvres aux origines très diverses, provenant des galeries précitées ou de collectionneurs privés qui les ont prêtées au musée pour une durée de cinq ans.

Les plus grandes signatures internationales se sont donné rendez-vous ici : qu'il s'agisse de ce fils de vigneron, le talentueux André Bauchant ou de cet ancien lutteur de foire, terrassier, valet de ferme,... Camille Bombois. Et des Italiens (comme Aldo Verzelloni), des Yougoslaves (Bahunek, Rabuzin ou Lackovic), des Portugais (Isabelino Coelho, par exemple), des Allemands (Eduard Odenthal ou Minna Ennulat pour ne citer qu'eux), des Français (Jacque-

Suzanne Boland van de Weghe : « L'escapote ».



Boland van de Weghe



Une toile de Victor Lecossois.

fiante précision, des... maquettes de bateaux!... Réalisées par un ancien officier mécanicien de la marine marchande, le Bruxellois Tom Meersmans, les maquettes, restituées au 1/25^e selon des plans d'époque, sont réellement extraordinaires. Exceptionnelles même. D'autant plus magnifiques que cet ancien marin au long cours réalise tout son travail à partir du... tronc d'arbre et qu'il fait tout, absolument tout, lui-même : de la coque aux armatures, des gréments aux canons anciens qu'il façonne également lui-même...

L'art naïf, entre cliché et marché.

Après avoir parcouru toutes les salles, après s'être empli les yeux et le cœur des mille couleurs, des mille sensibilités des artistes, il était intéressant de faire avec Paul Deprez le point sur le marché de l'art naïf. Un marché qui se porte bien, certes, mais... « Le marché de l'art naïf se porte bien mais est malheureusement

line Benoit, Felicia ou Vincent Droeven)... Et des Tunisiens, Hollandais, Syriens, Brésiliens, Suédois, Polonais, Américains... De très nombreux artistes, de très nombreuses sensibilités et d'innombrables œuvres excellemment mises en valeur sur lesquelles le regard glisse, s'accroche, repart, revient. Admire!...

et mysticisme. Une peinture raffinée, précise et discrète. Pudique et secrète. Immortalisant pour notre plus grand plaisir les éternelles adolescentes qui hantent ses toiles...

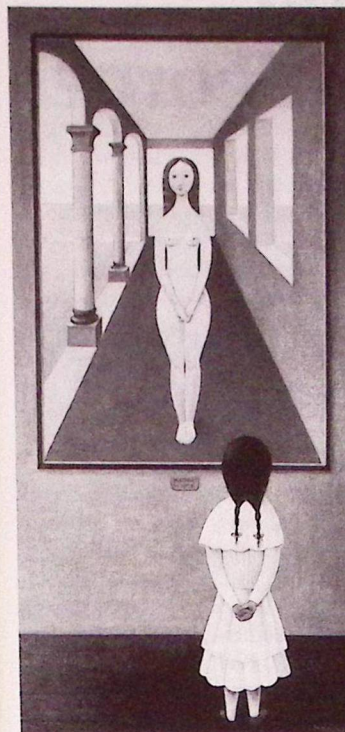
La toute dernière salle est pour le moins inattendue... Ici, plus de toiles et de coups de pinceaux, plus de cadres et de couleurs. Voici, réalisées avec une stupé-

Entre Boyadjian et bateaux.

Les deux dernières salles sont chacune consacrées à un thème bien précis.

L'une est réservée à l'œuvre très personnelle de Suzanne Boland van de Weghe. Etonnante artiste belge vivant maintenant dans le sud de la France. Ce qu'elle peint : la réalité telle qu'elle la rêve. Idéalisant le réel et réalisant l'idéal. S'enfermant ainsi dans un « monde-refuge », hors du temps et des « coups durs » de la réalité. Entre symboles et sentiments. Dans une atmosphère très « rétro », entre romantisme

Vincent Droeven : « Le Bélier » (sculpture sur bois).



Suzanne Boland van de Weghe : « Confrontation ».

cela reste encore très abordable. Micheline Boyadjian, la meilleure Belge, ne vend pas un tableau pour un million de francs. Et combien pour un Delvaux, par exemple?... On constate qu'il y a généralement un rapport de 1 à 10 entre la peinture naïve et « l'autre »... ».

A visiter absolument.

Je ne saurais trop vous conseiller de visiter ce musée dont le conservateur n'est autre que Robert Thilmann, grand amateur et défenseur de l'art naïf, auteur d'un ouvrage de référence en la matière : « Créiologie de l'art naïf ». Un personnage qui, de plus, est « ...tout à fait intègre, ce qui est important aussi, surtout dans les milieux de l'art où il faut parfois prendre certaines précautions... ».

surtout axé sur « l'imagerie ». Un tableau naïf, ce n'est pas compliqué : c'est une espèce de grand-place avec la maison communale, l'église, l'école, des gosses qui jouent au football, un monsieur qui promène son chien et un autre qui va chercher son journal, un « kot à frites » dans le fond et deux nonnettes qui déambulent. Ça, c'est le cliché de l'art naïf. Ça a été malheureusement trop exploité et c'est devenu un peu commercial... Mais il faut dire que l'art naïf actuel n'a pas autant de force que l'art naïf ancien. A l'époque, comme encore les paysans que j'ai vus en Yougoslavie, les gens n'avaient que la peinture ou la sculpture pour se détendre et pour s'exprimer. C'est un peu comme cela que l'art naïf s'est créé... Aujourd'hui, la tendance du marché est à la hausse, mais

Parmi tant d'autres, cette toile de Jean Ferdinand.

Renseignements pratiques.

Le musée est ouvert du mercredi au vendredi de 14 à 19 heures, ainsi que les week-ends et jours fériés, de 10 à 12 heures et de 14 à 19 heures. Fermé le 25 décembre et le 1^{er} janvier. Musée International d'Art Naïf, asbl
140, rue de la Lasne
1338 Lasne
02/654.19.33.



Le retable de la Passion de saint Georges

par Brigitte D'HAINAUT-ZVENY

Aucun document de première main relatif à ce retable (1), conservé aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, n'a jusqu'ici pu être découvert. Cependant, l'auteur de ce magnifique surtout d'autel a pu être identifié grâce à une note recopiée au XVIII^e siècle dans le livre du Grand Serment des Arbalétriers qui stipule que « le retable de saint Georges à la chapelle de Notre-Dame du Dehors, avec doubles volets, fut sculpté d'après un modèle existant par maître Jan Borreman à Bruxelles, qui y employa un bois de bonne qualité et approuvé; selon la quittance délivrée en 1493, ce travail fut payé comme suit : 50 florins comptant et 100 écus d'or lors de son achèvement » (2).

Cette note d'archives concerne sans aucun doute l'œuvre qui nous occupe ici puisqu'on y relève la signature « Jan » (3) dans la niche centrale et le millésime « MCCCCXCIII » sur l'un des volets (4). L'identité des thèmes iconographiques évoqués et le fait que ce retable provienne effectivement de la chapelle de Notre-Dame du Dehors (5) à

Louvain, où il fut conservé jusqu'à la démolition de cet édifice en 1798, sont d'autres éléments qui rendent irréfutable l'attribution de cette œuvre à Jan Borreman, deuxième du nom et surnommé « le Grand ».

La famille Borreman constitue en effet une véritable dynastie qui ne compte pas moins de trois générations de sculpteurs renommés Jan, actifs à Bruxelles

entre la fin du XV^e et la première moitié du XVI^e siècle (6). L'étude systématique d'un certain nombre de dépôts d'archives a permis de retrouver quelques jalons de la biographie et de la carrière de ces personnages.

Fils de Jan I dit l'Ancien, Jan II fut un artiste de très grand renom qu'un document de la Chambre des Comptes qualifie même de « beste meester beeld-

snijdere » (7). Membre de la corporation des tailleurs de pierre, des maçons, des sculpteurs et des ardoisiers de la ville de Bruxelles dès 1479 (8), il exécuta, notamment en début de carrière, des statues de pierre pour la cathédrale d'Anvers (9), collabora en 1491 à la restauration de l'autel du Saint-Sacrement de l'église Saint-Jacques à Louvain (10) et réalisa, entre 1492 et 1494, une croix triomphale pour le chœur de Saint-Sulpice à Diest (11). En 1493, il signa le retable de saint Georges; plus tard, il exécuta deux autres retables malheureusement disparus aujourd'hui, le premier pour l'oratoire de saint Arnould (1505) dans la collégiale Saint-Pierre de Louvain (12) et le second pour l'église Saint-Pierre de Turnhout (1510) (13). Leurs thèmes iconographiques illustraient la vie de saint Arnould et les sept sacrements. Enfin, les sources nous apprennent que cet artiste fut choisi en 1511 pour tailler en bois tous les modèles des statues de bronze que les souverains des Pays-Bas se proposaient de dresser sur la balustrade de la grande espla-

nade en cours d'aménagement devant le Palais de Bruxelles (14). Le seul fait qu'il ait été désigné pour participer à un projet urbanistique d'une telle importance suffit à prouver le prestige et la notoriété dont devait jouir le sculpteur. Notons encore que cet artiste joua un rôle important dans la vie corporative, culturelle et sociale de son temps en étant successivement juré de la corporation (1487) (15), administrateur de la Chambre de Rhétorique « La Fleur de Lys » et prévôt de la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs (1498) (16). On situe généralement son décès vers les années 1520 (17).

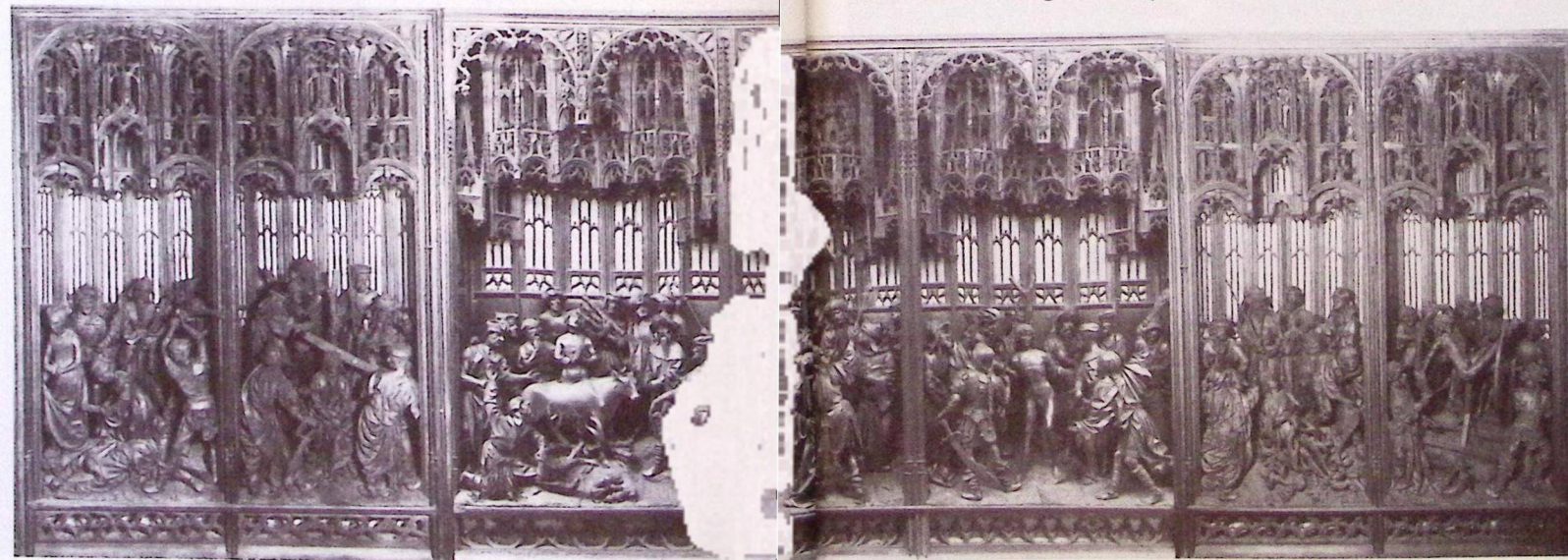
Les relations qui lièrent ce sculpteur avec les autres membres de la famille Borreman ont également pu être précisées grâce aux sources archivistiques. Fils de Jan I l'Ancien, père d'un Passier et grand-père d'un Willem, tous deux sculpteurs, il semble que Jan II doive également être apparenté à un Jan III dit le Jeune ainsi qu'à une Kattelijn et une Maria Borreman, cette dernière étant elle aussi sculpteur (beeld-snijderesse) (18). Les dates que

nous possédons pour chacun de ces différents homonymes permettent d'éviter toute hésitation en ce qui concerne l'attribution du retable de saint Georges. Terminé en 1493, celui-ci n'a, en effet, pu être exécuté que par Jan II puisque Jan I mourut vers 1490-1491 (19) et que Jan III ne fut inscrit au métier des sculpteurs bruxellois qu'en 1499 (20).

Plus que vraisemblablement commandé par le Grand Serment des Arbalétriers de saint Georges pour orner sa chapelle de Louvain, ce retable illustre divers épisodes de la passion du saint patron (21) de cette confrérie.

L'histoire de saint Georges, un véritable conte des Mille et Une Nuits, fut considérée comme apocryphe dès 494 (22).

Nouveau Persée, saint Georges réussit l'exploit d'occire un dragon qui terrorisait toute une région en exigeant chaque jour de ses habitants deux victimes humaines. Son intervention permit de sauver la propre fille du roi, qui, à l'instar d'Andromède, avait ce jour-là été désignée pour être livrée au monstre. Cet exploit héroïque valut à saint Georges de devenir le type idéal du paladin et le modèle de toutes les vertus chevaleresques tout au long du Moyen Âge. Mais, quand, à partir du XVI^e siècle, les qualités qu'il incarnait commencèrent à devenir anachroniques du fait de l'évolution des structures sociales et de l'apparition, avec l'artillerie, de nouvelles techniques de combat, ce saint devint alors progressivement le symbole de la projection d'une classe féodale qui, privée

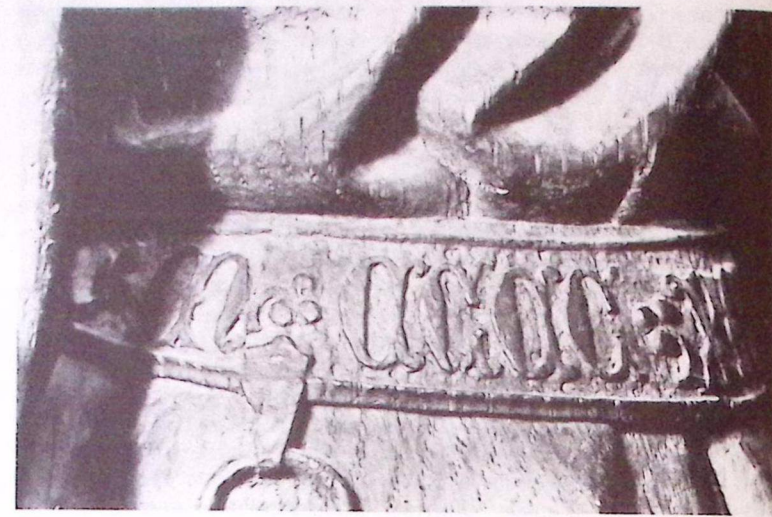


Le panneau dormant du retable représente les supplices de la flagellation, de la potence et du bœuf d'airain; le volet droit, les supplices de l'écartèlement et du brasier; le volet gauche, les supplices de la scie et de la décapitation.

de sa fonction militaire, tendait à se réfugier de plus en plus dans l'imaginaire et le rêve (23). Après cet épisode courtois, les hagiographes s'étendent surtout sur la très longue série de supplices que ce valeureux guerrier eut à endurer pour être resté fidèle à sa foi durant les persécutions de Dioclétien. Et c'est ce dernier aspect de sa vie qu'illustre ce retable, aujourd'hui conservé aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles. Dans la niche située à l'extrême droite du retable [I], le saint est représenté attaché par les poignets et les chevilles à deux roues que des bourreaux actionnent en sens inverse, soumettant ainsi le corps du martyr à une douloureuse torsion. L'empereur Dioclétien, reconnaissable à sa double barbe tressée, assiste avec d'autres personnages à la scène. Le tableau suivant évoque le supplice du bûcher [II]; étendu sur un brasier, le saint prie, impassible, tandis qu'un bossu prognate active les flammes qui lèchent déjà le corps du supplicié.



Détail de la signature « Jan » figurant sur la dague du soldat placé à l'avant-plan dans la scène centrale.



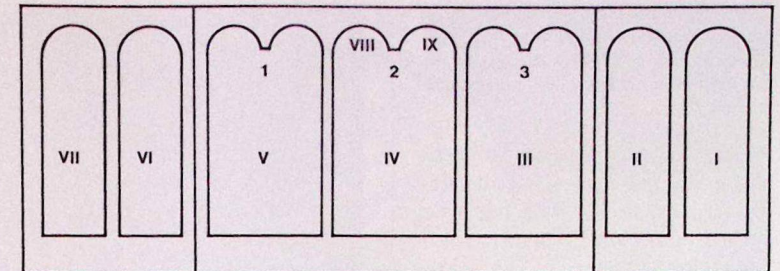
Détail de la date « MCCCCXCIII » figurant sur la ceinture d'un personnage placé à l'extrême droite de la scène du bœuf d'airain.

A l'extrémité droite du panneau dormant figure la flagellation [III]. Saint Georges est lié à un tronc d'arbre et frappé de faisceaux. Excédé par la résistance du martyr, le proconsul Dacien (24) s'apprête à dégainer son cimeterre mais l'empereur le calme d'un geste. Le saint est ensuite suspendu par les pieds à une potence au-dessus d'un brasier [IV]. Vient alors l'épreuve du bœuf d'airain [V], chauffé à blanc et dans lequel saint Georges est introduit jusqu'à la taille. Age-nouillé à l'avant-plan, un homme active les flammes du brasier tandis qu'un autre apporte de nouvelles bûches. Plus loin, un petit singe épuce un jeune chien. Sur le volet gauche, nous voyons deux bourreaux occupés à scier le crâne du saint [VI] dont l'attitude reste toujours impassible et sereine. Enfin, dans la dernière niche [VII], à côté du corps décapité du saint se détache l'imposante

stature du bourreau qui s'apprête à trancher la tête d'Alexandra (25), l'épouse de l'empereur convertie au christianisme par le courage du martyr. Dans les ornements des dais du tableau central [IV], deux petites scènes annexes au tableau central représentent saint Georges étendu sur un chevalet et battu de verges [VIII] puis plongé à mi-corps dans un chaudron de plomb fondu [IX]. Enfin, sur les pinacles des tableaux du compartiment médian, on aperçoit trois statuettes isolées; un ange brandissant les insignes de la Passion [1], une jeune femme tenant un phylactère [2] et un ange avec un sceptre [3]. Ces figurines ne semblent pas avoir de rapports très directs avec le martyre du saint; il est possible qu'elles aient été placées là à titre purement décoratif, peut-être parce qu'elles étaient alors disponibles dans l'atelier du sculpteur.

La disposition actuelle des différentes scènes composant ce retable soulève un petit problème d'ordre logique. En effet, l'ultime supplice, celui de la décapitation

Schéma de répartition des thèmes iconographiques.



ne figure dans la dernière des niches que si, contrairement à toutes habitudes, on lit ce retable de droite à gauche. L'agencement actuel pourrait donc être, selon nous, la conséquence de certains déplacements.

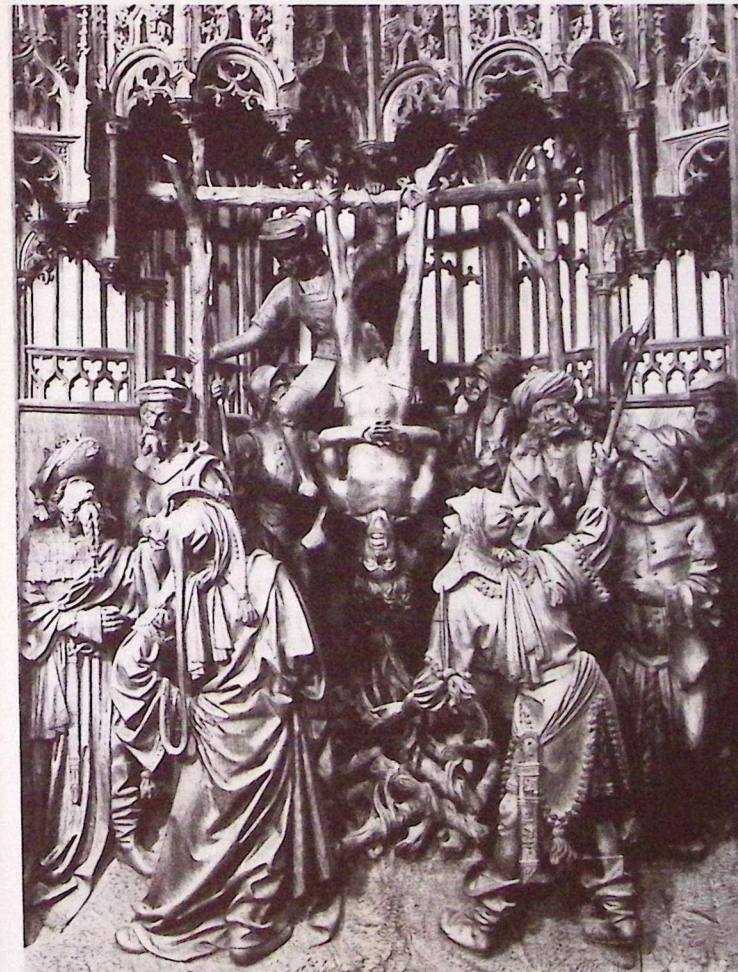
L'état de conservation de ce retable est tout à fait exceptionnel; toutefois il convient de remarquer qu'il eut quand même à souffrir de diverses altérations au cours des siècles.

A en croire l'historien E. Van Even (26), qui examina l'œuvre

à la fin du XIX^e siècle, la caisse de ce retable serait aujourd'hui dépourvue de sa polychromie originelle ainsi que de son couronnement gothique, sorte de menuiserie décorative qui se développait fréquemment au-dessus de la corniche des huches.

L'auteur ne fournit ni la preuve, ni la source de ses informations relatives à l'existence d'un couronnement; cette affirmation, citée sans référence, est donc totalement incontrôlable. Elle ne peut rester présente à notre esprit que comme une éventualité possible.

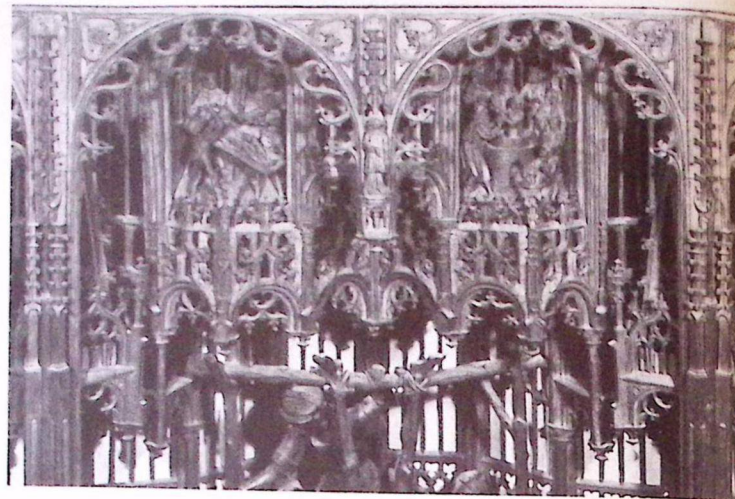
Par contre, en ce qui concerne la polychromie, on ne peut s'empêcher de se montrer sceptique; d'une part parce qu'aucun examen n'a permis d'en déceler la moindre trace et, d'autre part, parce que la qualité du travail des textures de surface, particulièrement fouillé dans ce retable, se présente avec la même minutie dans l'ensemble de l'œuvre. Nous sommes dès lors plutôt enclin à considérer ce retable comme un exemple du mouvement de renouveau à la polychromie qui se développa vers cette époque tant dans nos régions qu'en Italie. Mouvement important, puisqu'il indique un premier glissement du statut de « figure » vers celui « d'image », impliquant par là un détachement progressif vis-à-vis de l'impératif « d'objectivité de la représentation » requis jusque là, pour conférer à l'artiste une plus grande liberté esthétique, un plus grand « subjectivisme » (27). Enfin, il est établi par le document d'archive précité et par la présence de traces de charnière sur les montants intérieurs des



Scène centrale du panneau dormant : saint Georges suspendu à une potence au-dessus d'un brasier.

Détail des baldaquins de la scène centrale dans lesquels figurent deux scènes annexes : saint Georges étendu sur un chevalet et plongé dans un chaudron de plomb fondu.

volets que le retable de saint Georges est actuellement dépourvu de sa seconde paire de volets, des volets peints selon toute vraisemblance. Les structures à double paire de volets, relativement fréquentes dans les ateliers brabançons de la fin du XV^e et du début du XVI^e siècle sont réservées à des œuvres de prestige. L'apparition de ces volets multiples est liée à une volonté de faire correspondre l'ouverture plus ou moins grande du retable avec la solennité des fêtes à célébrer. Elle répond au désir de différencier les cérémonies des jours de semaine et celles des jours de fête (28). Vraisemblablement fermés pendant la semaine, les retables n'offraient à la vue des fidèles que des volets peints ou couverts de grisailles, signe d'une « réalité



estompée » (29), relativement abstraite; par contre, ouverts lors des célébrations importantes, ils donnaient à voir une huche animée d'une multitude de figurines auxquelles leurs trois dimensions conféraient une réalité et une vie capables peut-être de susciter un sentiment de « sympathie » plus grand de la part des fidèles. Dans



l'optique d'une telle hiérarchisation des niveaux de sacralité de l'image, les retables à double paire de volets introduisent une phase intermédiaire, vraisemblablement réservée aux dimanches; ils démultiplient la problématique, en présentant un moment distinct correspondant à une cérémonie déterminée, entre la fermeture initiale et l'ouverture complète du retable sur son image sculptée, celle qui est présentée comme la plus sacrée (30).

Récit imagé de la passion de saint Georges, le retable de Bruxelles acquiert de par son caractère profondément narratif, une nouvelle fonction, tout à fait spécifique par rapport à celle des autres éléments du mobilier liturgique. Il cesse de n'être que l'encadrement figuratif d'un autel ou d'un objet de dévotion pour devenir de par les valeurs pédagogiques, scénographiques et ludiques que son iconographie développe, un instrument de stimulation religieuse, un outil pour « exercices spirituels ». Structure triomphale en soi très ancienne, puisque cette manière

Scène droite du panneau dormant représentant le supplice de la flagellation.

d'exposer et de vénérer une figure en la situant dans une niche surmontée d'un baldaquin est déjà à la base de la conception des diptyques de l'antiquité romaine (31), les retables n'acquièrent que très tardivement droit de cité sur les autels. On sait en effet que la « mensa » fut longtemps dépourvue de tout ornement fixe; l'usage d'y poser des châsses reliquaires ne remonte pas avant le premier millénaire (32) et celui d'y mettre un crucifix ou des luminaires n'est pas antérieur aux X-XI^e siècles (33).

Les premiers tableaux qui furent introduits sur les autels, au XI^e siècle, le furent vraisemblablement parce qu'ils étaient des reliquaires (34). Très vite ces « rétro-tabulae », dont l'installation ne fut possible qu'à partir du moment où l'habitude fut prise de célébrer la messe dos aux fidèles, rencontrèrent un très vif succès. Cependant, leur installation à l'endroit le plus sacré du chœur ne se fit pas sans rencontrer de sérieuses oppositions de la part de tous ceux qui, comme Bernard de Clairvaux, prônaient l'austérité dans les édifices culturels et témoignaient d'une méfiance traditionnelle à l'encontre de toutes les représentations figuratives toujours susceptibles de devenir objet de vénération. La décision prise en 1240 par le Chapitre Général des Cisterciens de proscrire les surtout d'autel décorés de tableaux et de peintures dans leurs églises est tout à fait symptomatique de ces craintes. Toutefois, progressivement au cours du XIII^e siècle, les retables en matériaux précieux s'imposèrent comme le décor habituel des tables d'autel (35). Si on n'en conserve aujourd'hui que très peu d'exemplaires, c'est



Détail du drapé du vêtement du personnage figurant à l'avant-plan de la scène médiane.

que la richesse de leurs matériaux fit qu'ils furent fréquemment fondus ou transformés en d'autres objets au hasard des circonstances historiques ou quand se développa la mode des retables à volets.

Cette substitution, que l'on ne situe pas très bien chronologiquement, s'est opérée de par la volonté d'enfermer la partie la plus sacrée du retable et de ne la présenter aux fidèles que dans certaines circonstances solennelles. Ce procédé, qui consiste à susciter le mystère en cachant certains éléments pour donner plus de force à leur présentation alors que l'imagination des spectateurs est stimulée par l'envie et la curiosité (36), connut de multiples autres applications durant les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles ainsi qu'en témoigne le développement des « armoires à trésors » (37), des « boîtes à saints » (38) ou des « madones pliantes » (39).

Mais les retables à volets ne furent pas que l'expression d'une mystique liturgique, leur développement est également à mettre en parallèle avec la montée de la bourgeoisie : d'une part parce que ces œuvres n'exigeaient pas des matériaux aussi onéreux que les « retro-tabulae », ce qui les rendait accessibles à une clientèle plus moyenne et, d'autre part, parce que leurs structures permettaient des développements narratifs répondant aux aspirations d'une classe sociale marquée par un profond sens du concret et peu à l'aise dans le jeu savant des références allusives constituant le ressort du discours des clercs et des lettrés. Enfin, parce qu'en représentant dans toute sa quotidienneté la vie du Christ, de sa mère ou de ses saints, les bourgeois et les artisans tendent à se rapprocher de la divinité, à mieux s'en « accaparer » par le truchement d'une représentation

qui soit davantage conforme à « leur image et à leur ressemblance ».

Venons-en maintenant à l'analyse stylistique de cette œuvre et à l'examen des moyens utilisés par le sculpteur pour répondre tout à la fois aux impératifs culturels et à la pression narrative, sans pour autant renoncer à l'unité représentative de l'espace qui constitue le grand acquis stylistique du XV^e siècle. Toute la problématique picturale de cette époque est en effet conditionnée par une recherche « d'unification statique-représentative de l'espace » (40) qui aboutit, notamment chez Van Eyck et Memling (41), à dépasser parfois les limites du cadre pour intégrer totalement celui-ci dans l'image. Bien qu'en léger décalage, par rapport aux grands ténors de la peinture, certains sculpteurs et Jan Borremans en particulier, se révèlent extrêmement soucieux d'adapter aux exigences propres de leur art, ces nouvelles formules spatiales qui rompent radicalement avec les superpositions d'épisodes narratifs caractéristiques des enlumineurs par exemple.

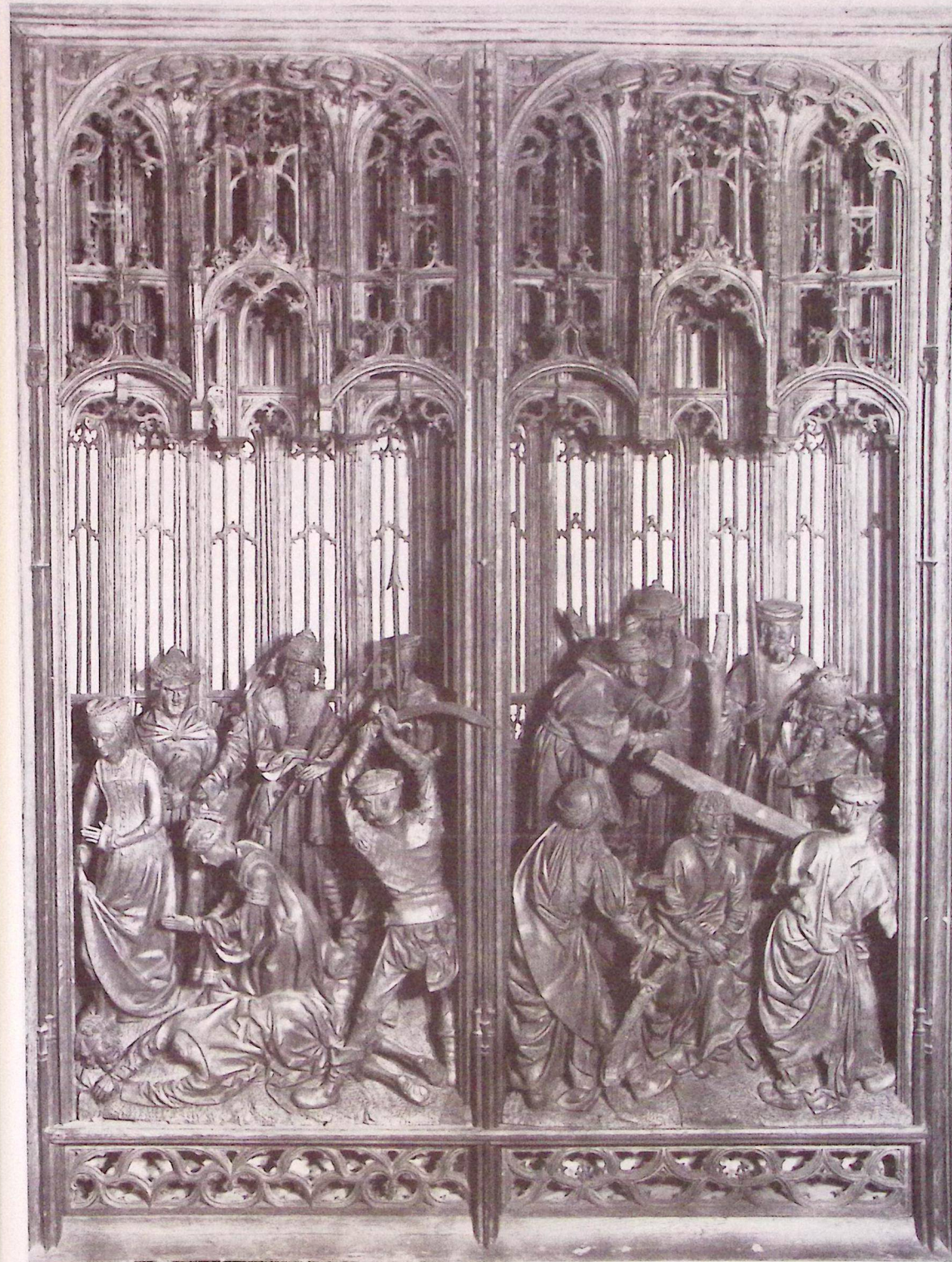
Mais commençons par envisager la conception de la caisse : la « huche », dont l'exécution, eu égard à la répartition très stricte des tâches au sein des corporations médiévales, était dévolue à un artisan particulier, lequel travaillait bien sûr en étroite collaboration avec le sculpteur. La huche du retable de saint Georges se présente comme un grand quadrilatère divisé en sept niches parallèles dans la partie inférieure desquelles se déroule une frise de motifs ajourés, caractéristique des ateliers bruxellois jusqu'au début du XVI^e siècle (42). Cette caisse est d'une conception extrêmement sobre, puisque sa forme se résume à celle du cadre qui entoure les

groupes sculptés (43). Mais la puissance et l'autorité de ce cadre sont telles ici que celui-ci tend à « fermer » la huche, à la limiter à son contenu intérieur, lui conférant par là même le « statut d'un objet vu, d'une pièce de mobilier » (44). Ce type de « couronnement-corniche » est, il convient de le noter, d'une conception totalement opposée à celle des couronnements à tourelles ajourées, pinacles et flèches des retables germaniques qui brisent, par la puissance de leur élan vertical, les limites du cadre du retable pour se dissoudre, à l'instar des gâbles architecturaux, dans l'espace ambiant.

L'agencement des scènes à l'intérieur de la caisse dénote une volonté manifeste d'éviter toute mise en évidence; les niches sont toutes traitées sur un même pied et l'isométrie, établie entre les baldaquins, les fenestrages et les galeries ajourées, assure l'enchaînement des différents épisodes évoqués. L'unification spatiale s'étend donc ici du panneau central aux volets, chacune des niches du triptyque s'affirmant comme partie intégrante d'un seul et même espace, celui traditionnel d'une galerie de chapelles.

L'absence de toute mise en exergue de la niche centrale du panneau dormant est importante à relever, parce qu'elle différencie très nettement cette œuvre des autres productions contemporaines et plus tardives (45). Celles-ci se caractérisent en effet par le développement au centre du retable d'une scène à caractère dogmatique plus marqué qui rompt la linéarité du récit et l'unité spatiale pour devenir une véritable image de dévotion résumant les valeurs pédagogiques de l'ensemble des épisodes évo-

Le volet gauche du retable représentant les supplices de la décapitation et de la scie.



qués et empêchant par là même les fidèles de se perdre dans une narration trop détachée de sa « morale ». Cette manière de n'établir ici aucune hiérarchisation des scènes représentées est très caractéristique de la priorité donnée à la représentation unitaire de l'espace puisque l'expression du message religieux en devient implicite; il ne donne plus matière à la représentation d'une scène spécifique, c'est seulement la résultante du message implicite à l'action de courage du martyr représenté dans chaque niche.

Les baldaquins, éléments traditionnels d'encadrement des scènes figuratives dans les retables, ont dans cette œuvre une fonction spatiale particulière, celle « d'effiloche » et de « déchiqueter » l'espace afin de suggérer une multiplication en profondeur des plans de composition et de visualiser ainsi par une accumulation de repères optiques un espace suffisamment dense pour permettre aux différents groupes de statuettes de se mouvoir avec aisance dans une profondeur restreinte. Un autre élément caractéristique est le fait que les baldaquins et les fenestragés gothiques constituent l'unique décor des scènes représentées; pas d'arrière-plan évoquant un site champêtre, urbain ou quel qu'autre endroit déterminé. La présence exclusive des baldaquins, gâbles, fleurons et accolades tend à définir une architecture religieuse et donne l'impression que toutes les scènes se déroulent à l'intérieur d'une église. Cette idée grandiose, tout à la fois dogmatique et visuelle, de camper les épisodes de l'épopée chrétienne dans un édifice cultuel et de créer ainsi une symbiose entre l'église spatiale et

Détail d'un bourreau montrant la manière dont les statuettes s'inscrivent dans l'espace de la huche.



l'Eglise œcuménique constituée par la communauté de tous les croyants, est une formule iconographique « inventée » par R. Van der Weyden dans le « Triptyque des Sept Sacrements » (46), et qui fut fréquemment réutilisée dans les retables sculptés. L'organisation spatiale est dans ce retable entièrement conditionnée par la volonté du sculpteur de suggérer un espace plus riche que l'espace dont il dispose réellement. Eternelle problématique liée à l'origine de toutes les formes de « perspectives », qu'elles soient mathématiques, géométriques, chromatiques, ambiantes, ou autres. A la différence de leurs contemporains italiens, les artistes flamands ne conçoivent pas l'espace selon le principe de la pyramide visuelle, laquelle articule tout rendu de la profondeur sur une base géométrique, « l'espace flamand, au contraire, est essentiellement un espace ambiant : il ne se constitue qu'à partie des choses, mais en les dépassant toujours parce qu'il les enveloppe » (47).

Ainsi, Jan Borremman multiplie les moyens pour visualiser cette « profondeur ambiante ». D'une part, il ouvre l'espace intérieur des niches sur des espaces qui lui sont extérieurs mais directement contigus, en traitant, par exemple, les fenestragés de l'arrière-plan comme des parois ouvrant sur une nouvelle profondeur ou en faisant déborder certains éléments sculptés dans une zone spatiale antérieure à celle du cadre. La définition de tels espaces mitoyens et l'établissement de rapports entre ceux-ci et l'espace intérieur de la niche permettent en quelque sorte à cet espace central de se voir « créditer de leurs profondeurs respectives en vertu d'un principe de continuité tactile. D'autre part, le sculpteur tente une dilatation de l'espace intérieur des niches en

multipliant les plans de composition – la disposition en « arc de cercle » des statuettes est particulièrement révélatrice de cette manière car elle fait très nettement percevoir les différents niveaux de profondeur – mais il suggère également le gonflement de l'espace intérieur par une accumulation de détails analytiques ou expressifs dont la prolifération entraîne une miniaturisation de l'image et donc une possibilité de multiplier les repères optiques à l'intérieur d'une niche dont la profondeur apparaît d'autant plus marquante que les éléments qui s'y développent sont réduits. Enfin, Jan Borremman suggère des « auras atmosphériques » en donnant à certains détails une valeur structurale qui implique une totalité ambiante et en réduisant, par un travail de rétrécissement, de raidissement et de géométrisation, qui n'est pas sans rappeler D. Bouts, certaines formes jusqu'à ce qu'elles apparaissent comme des axes autour desquels le vide et l'espace prennent une valeur positive ou en tout cas plus aisément perceptible. Le travail très analytique de certains détails tels les chapeaux, les barbes, les coiffes, les armes ou plus précisément la boucle d'oreille du proconsul [V] et le bracelet de la princesse [VII], illustre bien cette manière de définir un espace ambiant à partir d'un point focal. Le traitement des jambes du martyr est très révélateur quant à lui de l'utilisation de certains axes pivots autour desquels s'agencent les vides dont la présence aide à mieux marquer les différents niveaux de la profondeur.

Remarquons encore que la représentation de l'espace est unitaire dans ce retable, puisque tous les tableaux respectent la règle « classique » des trois unités, de temps, de lieu et d'action

et que les deux petites scènes annexes figurant saint Georges bâtonné et ébouillanté sont traitées comme de simples excroissances figuratives du décor architectural de la huche. Nous pouvons dès lors une nouvelle fois constater la subordination du principe narratif à celui d'une représentation unitaire de l'espace et le refus de « monter » des épisodes successifs au sein d'une même image.

Le traitement anatomique des personnages révèle des morphologies anguleuses – où le volume est essentiellement défini par la tension des structures osseuses ou musculaires qui charpentent les corps et qui, du fait de leurs tendances à se creuser, donnent un caractère extrêmement aigu aux silhouettes. Le volume y étant défini d'une manière plus convexe que concave, c'est autour de l'articulation des creux que les pleins se dessinent.

La manière de représenter ces statuettes est en outre fortement teintée de manichéisme : le héros est totalement idéalisé, son corps est beau, son attitude noble et son expression courageuse, tandis que les « mauvais » sont caricaturés et affublés de tellement d'accessoires « barbares » qu'ils en deviennent une expression emblématique du mal. Leurs atours, vraisemblablement empruntés aux costumes du théâtre des Mystères, les désignent, dès l'abord, comme les infidèles en les assimilant aux Turcs et aux Mohamétans des XV^e et XVI^e siècles, redonnant par là même une pleine actualité à un « témoignage » chrétien très ancien.

En ce qui concerne la représentation de l'action, notons que toutes ces figurines sont immobiles, arrêtées dans ce que leur geste a de plus signifiant, tellement figées parfois dans cette valeur significative que certaines

d'entre elles à l'instar des bourreaux manipulant leurs instruments de supplice ou du monarque brandissant son sceptre, en deviennent presque des idéogrammes. Cependant, pleinement conscient des limites que cette esthétique de pose apporte à la dimension narrative de son œuvre, l'artiste a eu soin de représenter des moments que le spectateur intègre spontanément dans la durée du récit. Soit que ceux-ci en constituent l'acmé dramatique comme dans la scène [1] où le corps du martyr est représenté au moment où la torsion qu'on lui impose va devenir douloureuse, ce qui oblige les fidèles à imaginer ce futur proche; soit que, comme dans la scène de la décapitation, l'action est fragmentée en différentes séquences que le spectateur ne peut s'empêcher de lier dans une durée, mêlant de la sorte passé, présent et futur : saint Georges a été décapité, le bourreau soulève son arme et la princesse va être frappée [VII]. De même, l'expression du pathos est extrêmement limitée dans cette œuvre; le martyr est d'une dignité à toute épreuve, ce qui peut paraître relativement « normal » de la part du modèle titulaire de toutes les vertus chevaleresques, mais la restriction va plus loin, puisque son corps est toujours représenté dans l'intégrité de sa beauté, sans aucune trace des sévices qui lui sont infligés. Ces différents phénomènes d'immobilisme et d'intériorité statique sont eux aussi à mettre en parallèle avec la recherche d'unification spatiale telle qu'elle est pratiquée, sous l'influence des grands maîtres de la peinture flamande, par Jan Borreman. En effet, à la suite de Van Eyck et du Maître de Flémalle, le sculpteur

Détail d'un soldat montrant le travail analytique et structural des détails.



de saint Georges immobilise l'action dans la pure représentation et fait refluer le temps dans la durée immobile d'une intériorité statique acquérant ainsi l'unité de représentation spatiale au prix d'une « absolutisation de la représentation pure » (48) et d'une réduction de toute la démarche narrative à un embryon suggestif.

Indépendamment de ses qualités esthétiques, exceptionnelles au demeurant et dont seule une observation minutieuse peut pleinement rendre compte, le retable de saint Georges constitue un « moment de grâce » dans l'évolution typologique de ce genre d'œuvre.

En effet, dans la plupart des retables antérieurs à celui-ci, que ce soit, pour ne prendre que quelques exemples, celui de Saint-Petri à Hambourg (1379), d'Hakendover (vers 1400-1405), de Sainte-Anne de Lübeck (vers 1430), de Rieden (vers 1450), d'Ambierlé (1466) ou de Saint-Léonard de Léau (1479) (49), on ne décèle pas encore un tel souci de représentation unitaire de l'espace. Par la suite, on constate par contre que, sous l'effet de la pression narrative, les sculpteurs de retables sacrifièrent très rapidement l'unité spatiale précairement acquise au prix d'un immobilisme de l'image dans le temps et dans le plan. Leurs œuvres tels le retable de Claude de Villa (50), celui de saint Dymphhe (51), de Saluces (52), de Lombeek (53) et d'Opinter (54), répondant en cela à un glissement de la production vers la virtuosité artisanale (55), additionnent la représentation d'épisodes différents au sein d'une même image ou multiplient le nombre de détails analytiques dont le développement anarchique fait à un moment véritablement « éclater » l'image. Entre ces deux moments qui ne

sont d'ailleurs pas toujours totalement distincts chronologiquement, Jan II Borreman réussit [V] pour la première fois à donner une complète cohérence à la formule déjà ancienne du relief dit « en chapelle » (Kapellenschrein) basé sur une synthèse entre les scènes sculptées et la structure de la huche. Par une utilisation conjuguée de toute une série de moyens relevés au cours de cette analyse et se rapportant tant à la conception des baldaquins qu'au rendu de l'espace ou à la mise en position des statuets dans cet espace, le sculpteur du retable de saint Georges confère une réelle crédibilité à une représentation somme toute bâtarde puisque issue de deux formes différentes de représentation volumétrique, celle du relief et de la ronde-bosse.

Son extraordinaire talent lui permet donc de répondre simultanément à des impératifs plastiques, hagiographiques et culturels puisque, fidèle au principe de Suger qui veut que « l'intelligence émue s'élève à la



Détails du traitement, soit caricatural, soit « barbaresque », des statuets figurant dans les différentes scènes du retable.

vérité (immatérielle) par les choses matérielles » (56), Jan le Grand substitue une poétique sculpturale à un discours raisonné et démonstratif, la théologie étant aussi comme le dit Pétrarque, « une poésie dont Dieu est l'objet » (57).



NOTES

- (1) Retable en chêne (hauteur : 160 cm, largeur 497 cm) comptant en plusieurs endroits les marques du maillet et du compas, deux marques de garantie, la première relative à la qualité du bois et la seconde apposée par la corporation des menuisiers. Traces de charnières sur les montants intérieurs des volets.
- (2) Archives de la Ville de Louvain (A.V.L.), n° 11772, « Privilégiën van de Groote Gulde », fol. 21. Copie XVIII^e siècle d'anciens comptes et documents.
- (3) Cette signature figure sur le fourreau de la dague portée par le soldat placé à l'avant-plan de la scène centrale [IV].
- (4) Plus précisément, ce millésime se trouve sur la ceinture du personnage qui se tient à l'extrême droite du tableau évoquant le supplice du bœuf d'airain [V].
- (5) Cette église, édifée en 1396, devint, dès 1494, le siège de la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs et, à ce titre, elle fut décorée d'un très grand nombre

Bruxelles Art Nouveau, suivez la courbe

par Hervé PAINDAVEINE

- d'œuvres d'art parmi lesquelles se trouvaient notamment de très beaux vitraux offerts par Don Juan d'Autriche et une Descente de Croix de R. Van der Weyden actuellement conservée à l'Escurial.
- (6) C'est au comte J. DE BORCH-GRAVE D'ALTENA que revient le mérite d'avoir pour la première fois établi, documents d'archives à l'appui, la distinction entre ces trois homonymes (« Notes au sujet de Jan Borman et Jan Borman le Jeune » In « Bulletin de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles », XXXIII, 1934).
- (7) Archives Générales du Royaume (A.G.R.), Chambre des Comptes, n° 27397, 1^{er} compte, fol. 8.
- (8) A.G.R., Métiers et Serments, n° 897, fol. 63.
- (9) Archives de la Ville d'Anvers (A.V.A.), chapitre de la Cathédrale Onze-Lieve-Vrouw, registre 9, comptes 1483-1484, fol. 40 v°, compte 1485 fol. 42 v°, compte 1486, fol. 44 v°.
- (10) VAN EVEN E. « Louvain monumental ou description historique et artistique de la ville », Louvain, 1860, p. 219.
- (11) Archives de l'Etat à Diest (A.E.D.), Archives religieuses, comptes de l'église Saint-Sulpice, 4/30 fol. 6, 4/31 fol. 1, 5, 11, 12, 13.
- (12) A.V.L., Registre aux échevins, n° 7400, 1^{er} conseil échevinal, année 1506.
- (13) A.V.L., Registre aux échevins, n° 7403, 1^{er} chambre échevinal; 27 juillet 1510.
- (14) A.G.R., Chambre des Comptes, Acquits, n° 5512, liasse non foliotée.
- (15) A.G.R., Métiers et Serments, n° 897, fol. 68 v°.
- (16) VAN EVEN E. « Maître Jean Borman, le grand sculpteur belge de la fin du XV^e siècle », In « Bulletin des Commissions Royales d'Art et d'Archéologie », XXIII, 1884, p. 413.
- (17) Archives de la Ville de Bruxelles (A.V.B.), Fonds Métiers, n° 3431, fol. 161.
- (18) Archives de la Cathédrale Saint-Michel, registre 1212, fol. 248, v° cité par LEFEVRE P. « Obsèques et sculptures d'artistes à Bruxelles », In « Pictura, Revue d'art ancien et moderne », II, 1945, p. 41.
- (19) A.V.B., Fonds Métiers, n° 3413, fol. 167.
- (20) A.G.R., Métiers et Serments, n° 897, fol. 72.
- (21) Saint essentiellement militaire à cause de son combat héroïque contre le dragon, saint Georges est le patron de toute une série de métiers relatifs aux arts militaires : chevaliers, archers, armuriers, plumassiers...
- (22) REAU L. « Iconographie de l'Art Chrétien », « Les Saints », Paris, 1958-1959, p. 571.
- (23) « Don Quichotte », le roman satirique de Cervantès, constituera bien plus tard une dénonciation de cet état d'esprit « courtois », car sous les déformations caricaturales, on peut reconnaître saint Georges et la princesse dans le couple de Don Quichotte et de sa Dulcinée.
- (24) « En ce temps-là, étaient empereurs Dioclétien et Maximien, et sous le président Dacien, il y eut une violente persécution contre les chrétiens... » DE VORAGINE J. « La légende dorée », Paris 1967, p. 299.
- (25) Notons que la tête originale ne figure plus dans le tableau, elle a été volée.
- (26) « L'auteur du retable de 1493 au musée de la Porte de Hal à Bruxelles », In « Bulletin des Commissions Royales d'Art et d'Archéologie, 1877 » p. 596 et « Maître Jean Borman; le grand sculpteur belge de la fin du XV^e siècle » op. cité p. 402.
- (27) PHILIPPOT P. « Signification de la polychromie dans les arts tridimensionnels au Moyen Age », in « Safeguarding medieval altarpiece and wood-carving in churches and museums », Stockholm, 1981, p. 23.
- (28) PHILIPPOT P. « La conception des retables gothiques brabançons », In « Annales d'Histoire de l'Art et d'Archéologie », I, 1979, p. 35 et 37.
- (29) Idem p. 35.
- (30) Ibidem p. 35 et 37.
- (31) GRABAR A. « Les voies de la création en iconographie chrétienne », Paris, 1979, p. 74 à 77.
- (32) HASSE M. « Der Flügelaltar », Dresden, 1941, p. 8.
- (33) LAPAIRE C. « Les retables à baldaquins gothiques », In « Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte » Zurich, 1969, 26, p. 183, Zurich, 1969, 26, 183.
- (34) HASSE M. op. cité p. 8.
- (35) HASSE M. op. cité p. 10.
- (36) PHILIPPOT P. « La conception des retables gothiques brabançons », op. cité, p. 35.

- (37) Il s'agit d'armoires servant à la conservation et à l'exposition sur l'autel du trésor de l'église.
- (38) Ces boîtes contenaient des statuettes de saints. On les trouve essentiellement en Scandinavie et dans le nord de l'Europe.
- (39) Ces « madones » s'ouvrent sur toute une série de tableaux représentant le plus souvent des scènes de la Passion. Ces objets de dévotion connurent une très grande vogue au XIV^e siècle.
- (40) PHILIPPOT P. « La conception des retables gothiques brabançons » op. cité p. 38.
- (41) Notamment dans l'Agneau mystique de Van Eyck et dans la chasse de sainte Ursule de Memling.
- (42) DERVEAUX-VAN USSEL GH. « Retables en bois. Guide du visiteur des Musées Royaux d'Art et d'Histoire », Bruxelles, 1977, p. 10.
- (43) Cette analyse serait évidemment à modifier s'il était prouvé que le retable était originellement surmonté du couronnement gothique dont parle E. VAN EVEN.
- (44) PHILIPPOT P. idem, p. 31.
- (45) Voir notamment le retable d'Herenthals signé par Passier Borroman et celui de Güstrow (D.D.R.) signé par Jan (III) Borman et ceci pour ne prendre que des exemples « familiaux ».
- (46) Anvers, Musée Royal des Beaux-Arts (1445-1460).
- (47) PHILIPPOT P. idem p. 30.
- (48) PHILIPPOT P. idem p. 30.
- (49) MÜLLER TH. « Sculpture in the Netherlands, Germany, France, Spain 1400 to 1500 », Harmondsworth, 1966, pp. 88 à 97 et 155-162.
- (50) Musées Royaux d'Art et d'Histoire (M.R.A.H.) de Bruxelles, vers 1470.
- (51) Conservé à Gheel et daté des années 1480-1490.
- (52) Musée Communal de la Ville de Bruxelles, vers 1500.
- (53) Eglise Notre-Dame de Lombeek, vers 1515.
- (54) M.R.A.H., vers 1530.
- (55) PHILIPPOT P. idem p. 31.
- (56) « Mens hebes ad verum per materialia surgit ». Fragment de l'inscription dédicatoire de l'église Saint-Denis.
- (57) « Rerum familiarum », X, 4 cité par GRABAR A. « Les voies de la création en iconographie chrétienne ». Paris, 1979, p. 179.



Art Nouveau. Si l'on désire s'interroger sur ce que peut recouvrir ce terme, il est utile de scruter un instant cet univers formel qui surprend au premier abord par l'étrangeté de son expression, qui séduit ensuite par l'apparente générosité que son exubérance suggère.

Entrons, par exemple, dans le hall de l'hôtel Tassel édifié par Victor Horta, en 1893, rue de Turin (aujourd'hui rue P.E. Janson) et récemment restauré dans son aspect original sous l'impulsion résolue de l'architecte Jean Delhaye (1). Tandis que l'espace s'ouvre à nos yeux, épinglons un instant le vocabulaire qui nous vient à l'esprit : les mosaïques du pavement, qui se déroulent sous nos pas, se lancent à l'assaut du mur pour amorcer le départ de l'escalier, qui se démultiplie ensuite, par superposition, dans les fers forgés tendus en forme de « coup de fouet » de la rampe de l'escalier; la main courante elle-même qui prend le relais et, dans sa sinuosité, semble venir

L'Hôtel Tassel, une des œuvres maîtresses de Victor Horta, vient de faire l'objet d'une remarquable étude de François Loyer et Jean Delhaye, parue, en 1986, aux éditions A.A.M.

nous enlacer pour nous inviter à monter; l'espace tout entier, qui se fond alors dans la courbe, accompagne notre progression au rythme redondant des plafonds galbés, tandis que la colonne-support prend valeur de contrepoint en filant à la verticale pour s'ouvrir, au niveau du chapiteau, en une efflorescence de fers échevelés qui ramènent pourtant tout à elle jusqu'à la base.

Résumons. Linéarité non disciplinée; fluidité des espaces dans leur succession sans cesse démultipliée; pulsion toujours assouvie de libération.

Libération. Sentiment qui sem-

ble se poser en clef de voûte au détour d'un regard-promenade, ou leitmotiv qui émerge des profondeurs de l'inconscient de l'artiste?

Lorsqu'en 1939 Victor Horta, au crépuscule d'une carrière féconde consacrée par le titre honorifique de baron, entreprend la rédaction de ses mémoires (2), il présente ceux-ci comme une tâche de haute justification morale à l'égard de ceux qui parmi ses contemporains lui dénie la paternité d'un style novateur.

Il y explique à l'envi tout le travail de libération qu'il n'a cessé de poursuivre depuis l'adolescence : libération d'une

condition sociale modeste; libération d'une destinée professionnelle que veut lui voir suivre sa famille; libération des contraintes financières qu'exige la tenue d'un ménage; libération du langage architectural classique, ambiant à l'époque, et dont il observe la recherche châtiée chez son maître Balat dans l'atelier duquel il s'initie durant dix ans; appel et affirmation enfin d'un style qui lui soit entièrement personnel, sorti de lui-même et « n'ayant rien emprunté à personne ».

La décade qui suit (de 1893 à 1906) et qui voit son ascension fulgurante (il réalise coup sur coup la maison Autrique, la maison Tassel, la maison Frison, l'école de la rue Saint-Ghislain, l'hôtel Winssinger, la Maison du Peuple, les magasins Waucquez, l'hôtel Solvay, l'hôtel Deprez, l'hôtel Van Eetvelde et sa propre maison rue Américaine) montre qu'une telle ligne de conduite ne pouvait être rencontrée avec succès que moyennant l'appui d'une clientèle elle-même mue par des comportements et des dispositions identiques. Car – et cela a été amplement argumenté dans un essai d'A. Brauman et M. Culot (3) – les Tassel, Charbo, Huberti, Autrique, Solvay, etc. ne sont-ils pas professeurs d'université ou ingénieurs, c'est-à-dire hauts dignitaires d'une science exacte et positiviste dont ils travaillent eux-mêmes à la révélation.

Ainsi, semble-t-il y avoir convergence, parcours parallèle le temps d'une ascension entre une haute bourgeoisie industrielle en mal d'affirmation et de représentation, à la recherche d'une image de marque distinctive – rôle ici tenu par une architecture

Paul Cauchie : maison personnelle (1905), 5, rue des Francs à Etterbeek près du parc du Cinquantenaire.

Paul Hankar : vitrine de magasin (1896), 13, rue Royale à Bruxelles.

qui a recours à des matériaux « nobles » (la pierre naturelle plutôt que l'enduit, les bois exotiques provenant des colonies, le verre et le fer comme fleurons de l'industrie, etc.), et une élite intellectuelle d'artistes en situation de marginalité culturelle.

La devise « Par le labeur vers les sommets » que Victor Horta fait sienne nous ramène à notre point de départ : *libération*.

Est-ce une obsession propre à quelques esprits égarés à la recherche d'eux-mêmes ou, à l'inverse, le reflet de l'aspiration d'une société toute entière en cette fin de siècle?

La leçon porte, puisque, proclamé par quelques critiques zélés – ces conducteurs de l'opinion publique –, lancé par quelques vitrines de magasins dessinées par Hankar et Hobé, le style nouveau gagne la classe moyenne qui s'en empare comme d'un emblème pour en parer avec exaltation sa propre élévation sociale qu'elle mène dans le sillage de celle de la haute bourgeoisie.

Fascination momentanée mais irrésistible qui génère une profusion de façades manifestant, avec un degré d'exacerbation encore plus accru qu'auparavant, un programme de réussite individualisé. Ce processus s'appuie sur une particularité propre à nos contrées – elle-même reflet du mode d'appropriation petit-bourgeois de l'espace – : le découpage en étroites parcelles de terrain de six à huit mètres de large environ.

Ainsi voit-on certains quartiers plutôt que d'autres se parer de l'habit Art Nouveau : Ixelles, Schaerbeek, Saint-Gilles, Uccle ou Forest, davantage qu'Anderslecht, Molenbeek ou l'ouest du pentagone bruxellois.



C'est donc vers ces lieux de promenades privilégiés que devra s'orienter de préférence l'amateur de belles façades. S'il recherche le contact grégaire et la curiosité partagée le temps de quelques heures, il trouvera dans l'A.R.A.U. (4) et son *tour 1900* un guide sûr qui le conduira au pied des meilleurs morceaux de bravoure dus aux Horta, Hankar (5), Cauchie, Blérot, Delune, Vizzanova, Hamesse, Strauven, etc. Ainsi sera-t-il confronté au degré d'intensité avec lequel l'Art Nouveau s'est installé sur le devant de la scène urbaine européenne à l'aube du XX^e siècle, et cela dans un panorama allant du berceau même de ce courant jusqu'à la promenade des étangs d'Ixelles et celle des squares Marie-Louise et Ambiorix, deux hauts lieux de la cristallisation exemplaire d'opérations immobilières de promotion résidentielle de l'époque.

Quant au solitaire, il lui est loisible de pousser à sa fantaisie la porte du numéro 25 de la rue Américaine, ancienne demeure-atelier de l'architecte Horta aujourd'hui convertie en musée permanent, pour le total dépay-

sement que cette visite procure et pour mesurer à quel point cet art pouvait investir jusqu'au moindre détail de la vie domestique. Il pourra en outre visiter, du **7 juillet au 15 août prochain, l'exposition Bruxelles, Art Nouveau – Art Déco** organisée par les Archives d'Architecture Moderne dans les salles de la « Fondation pour l'Architecture » au n° 55 de la rue de l'Ermitage à Ixelles.

Notes

- (1) François LOYER et Jean DELHAYE « Victor Horta, Hôtel Tassel 1893-1895 », éditions A.A.M., Bruxelles, 1986.
- (2) Cécile DULIERE « Victor HORTA, Mémoires », édition Ministère de la Communauté Française de Belgique, Bruxelles, 1985.
- (3) Annick BRAUMAN et Maurice CULOT « Emboucher les trompettes de la renommée? » in « Belgique Art Nouveau », catalogue de l'exposition Europalia, Bruxelles, 1980.
- (4) Atelier de Recherche et d'Action Urbaines, 37, rue H. Maus, bte 7 à 1000 Bruxelles – tél. : 02/513.47.61.
- (5) « Paul Hankar », monographie richement illustrée due à la plume autorisée de François LOYER, éditions A.A.M., Bruxelles, 1986.



Un jardin d'animaux de 500 millions d'années

par André HUSTIN

Dans mon enfance, j'ai été souvent me promener au bois de Baudour avec mon grand-père. Je n'y ai jamais rencontré de bêtes sauvages, sinon quelques lièvres.

Plus tard, à Bruxelles, en entrant pour la première fois au Musée d'Histoire Naturelle du parc Léopold, je me suis trouvé tout à coup nez à nez avec un Hainosaure qui vécut et fut exhumé près du bois de Baudour. La bête avait plus de 12 mètres de long et une gueule effroyable! J'en éprouvai une terreur rétrospective sur laquelle se juxtaposa plus tard l'inquiétude que me causa « Le Monde Perdu », un film tiré du roman de Conan Doyle.

Le spectateur partageait là les craintes d'une poignée d'explorateurs pourchassés par d'immenses théropodes aux dents tranchantes comme des épées. Dans le bruit de tonnerre causé par le déplacement de leurs dizaines de tonnes, ces monstres étaient capables de bonds prodigieux pour saisir et cisailier leurs

proies. Entraient ensuite en lice des sauriens à dents plates qui ne pouvaient guère attaquer que de tendres fougères, comme le faisaient les iguanodons géants, typiquement herbivores.

La tromperie de ce film à truquages ne grandissait pas le cinéma. En effet, les derniers dinosaures ont disparu il y a 70 mil-

lions d'années bien avant les avatars des premiers hominidés. Il n'y a donc *jamais* eu le moindre combat entre les fossiles du Crétacé et des hommes puisque ceux-ci n'apparurent sur la Terre qu'il y a deux ou trois millions d'années.

Encore, ces primates ont-ils mis plusieurs centaines de milliers



L'ancien couvent abritant le Musée vient d'être restauré.



La Mygale est la plus grande des araignées. Elle se cache sous des toiles serrées et porte sur la tête quatre perles noires : 2 petites (pour le jour), 2 grosses (pour la nuit). Ces perles sont ses yeux. Beaucoup d'araignées plus petites en ont huit : un œil par patte!

les méthodes d'hier exigeaient le transport de milliers de camions. L'Institut Royal des Sciences Naturelles de Belgique offre des occasions d'en savoir plus, dans quantité de domaines.

Une infinie variété

Savez-vous, par exemple, qu'il existe des mammifères qui pondent des œufs – comme les canards – et qui n'en ont pas moins des mamelles et nourrissent leurs petits de lait?

Savez-vous que la baleine à bosse – dont vous pouvez entendre les signaux (sur demande à l'entrée du musée) est un mammifère au même titre que la tigresse ou la chauve-souris?

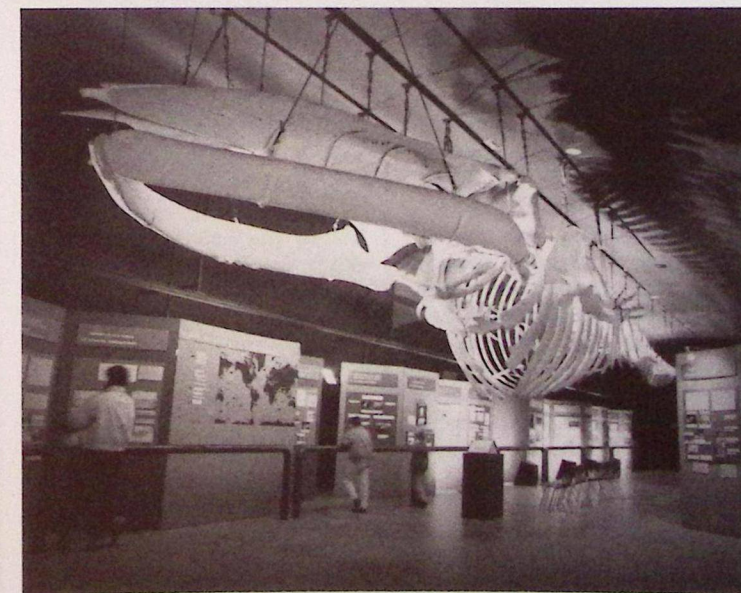
Quoi de plus curieux que de découvrir à travers le musée les transformations qui paraissent être venues du désir de chaque

d'années avant de créer et d'affiner leurs outils que les laboratoires ont pu dater grâce à l'analyse comparée du potassium et de l'argon contenu dans les terres prélevées au-dessus et au-dessous des fossiles découverts.

Le mystère

Tout de suite s'est posée la question de savoir comment les espèces disparues ont connu leur triste sort. On envisagea quantité de causes à la disparition des dinosaures, entre autres. Pouvaient avoir eu une influence fatale : l'exiguïté des cerveaux, le rôle des parasites voleurs d'œufs, des épidémies, de brusques changements climatiques, des inondations suivies d'assèchements, la pousse de végétaux vénéneux, voire même d'immenses effets solaires à l'intervention des rayons ultra-violet avant ou pendant la formation de l'écran d'ozone qui s'oppose

à leur pénétration. C'est aux géophysiciens de parler, aux géographes aussi. Mais les biologistes songent au finalisme des formes. Ils discutent des processus de sélection. Ils arrivent même à introduire dans les chromosomes des facteurs héréditaires qui transforment certaines bactéries en infatigables alliés de l'Homme. On leur fait faire le tri et l'épuration des minerais là où



Le Rorqual bleu allaite son petit. C'est la plus grande des baleines. Elle dépasse 25 mètres, pèse autant que 12 automobiles et peut vivre longtemps, malgré son petit œsophage.

animal de s'adapter à son habitat!

Dans le patient Vivarium créé par M. Jacques Rosès vous pourriez – si l'exposition est permanente – examiner à loisir les filières de toutes les araignées de la faune belge outre les mygales, veuves noires, scorpions et scolopendres exotiques dont vous examinerez le comportement, les mues, la ponte, etc. Les papillons vous retiendront certainement. Quel spectacle! Quelles couleurs! Quelles ornements trompeuses et quel triomphe aussi de la Section Entomologie! Admirons ces insectes dont un million d'espèces sont connues. Certains, comme les lucanes, peuvent tenir en règle qui dépasse de cent fois leur propre poids. La plupart des insectes ont des yeux à facettes.

tures de leur demeure, déplacent leurs larves et réparent les avaries de la fourmilière. S'agit-il d'instinct ou d'intelligence? Il y a là – pour les spécialistes – matière à réflexion et ils ne s'en privent pas! Mais laissons-nous plutôt conduire par M. Quintart qui a déployé une activité incessante pour faire connaître les transformations du Muséum de l'Institut en pleine évolution.



Le Lucane (mâle) de Belgique est dénommé cerf en raison de ses mandibules dentées. Il peut lever plus de cent fois son poids. Qui dit mieux?

Rue Vautier, 29

Vous entrez. Tous les jours, sauf le 1^{er} janvier et le 25 décembre. Dans le hall, vous êtes subjugué par une jeune baleine à bosse, de 4 ans à peine, dont le seul squelette pèse 1.200 kilos. Cet exemplaire a été capturé par des Esquimaux du Groenland qui l'on vendu au Musée de Copenhague. Les Belges le rachetèrent : en 1860 déjà. Lorsque ce Mégaptère – ici portier – bondissait hors de l'eau, son dos formait une bosse. D'où son nom. L'hiver dernier cette baleine précédait l'exposition Wal-Do de quatre grandes baleines et d'une série de dauphins. Au moment où paraissent ces lignes, vous y trouverez peut-être encore des réponses à bien des questions.

Ayant passé en revue cette grande famille de cétacés, revenons au niveau A où Haroun Tazieff a inauguré une étude des minéraux. Préparée depuis 1979 cette démonstration très brillante comprend 21 vitrines, soit 28.000 pièces dont certaines appartiennent au Musée depuis 150 ans.

La partie didactique va des météorites et des roches lunaires à toute la cristallographie et aux propriétés optiques qui seront sans doute aujourd'hui exaltées en une véritable féerie de couleurs, grâce à la lumière noire d'un tunnel fluorescent.

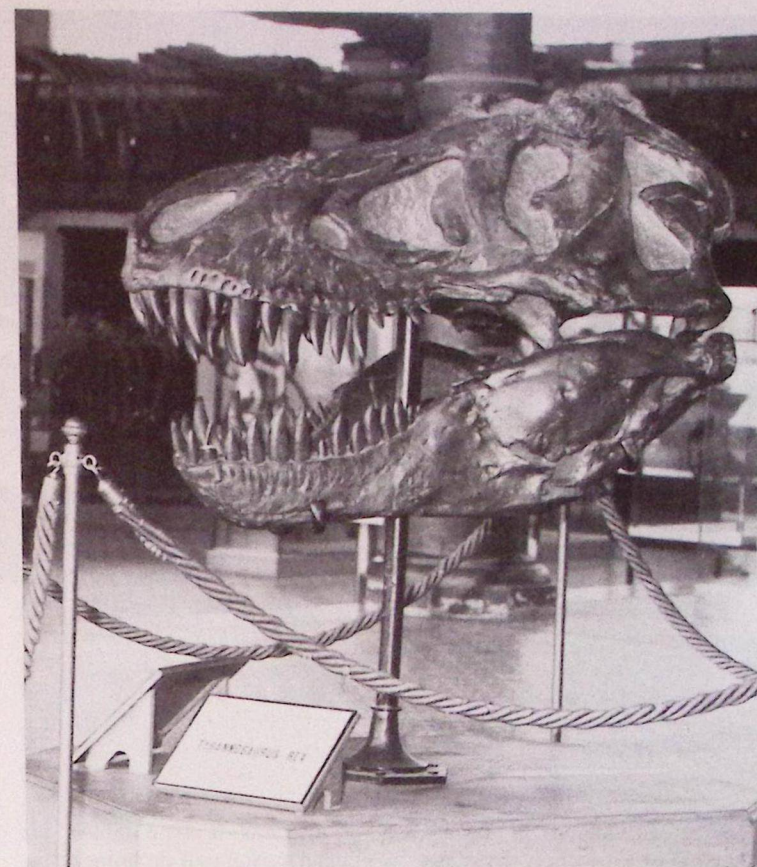
Le Tyrannosaure fut le plus monstrueux ramasseur de tous les temps. Celui-ci fut découvert aux Etats-Unis. Il vivait il y a 100 millions d'années. (Tête moulée grandeur nature.)

Dans l'espace

Saluons ici encore des météorites de 4,5 milliards d'années. Elles tombent par milliers chaque année sur notre planète mais la plupart sont volatilisées. Parfois leur frottement contre l'air les rend lumineuses, la nuit. Quelques centaines résistent chaque année à la traversée de l'atmosphère. Une dizaine est récupérée. Quatre seulement ont été découvertes dans notre petit royaume. Ces météorites contiennent du fer, du nickel, des silicates et parfois du chrome, du phosphore, d'autres corps encore, en petites quantités.

Regardez bien. Voici la poussière de Lune, elle est authentique et rappelle la plus grande aventure de l'Homme sur la Terre depuis son existence. Rappelez-vous...

Le 16 juillet 1969, la Nasa lance une fusée Apollo XI au Cap Kennedy. Objectif : débarquer sur la Lune et revenir. Le 17 juillet à 20 heures GMT, les astronautes transmettent à la Terre un programme télévisé de 50 minutes : le premier d'une série effectuée à partir de la cabine spatiale. Le 21 juillet, à 02 h 56, GMT, Armstrong pose avec précaution le pied sur la Lune. La télévision porte la scène à des dizaines de millions de personnes sur Terre. A 03 h 14 Edwin (« Buzz ») Aldrin descend sur la Lune à son tour. A 03 h 41 tous deux prélèvent des échantillons de roches. Ce sont en partie ces échantillons de Lune, provenant de la Mer de la Tranquillité, qui se trouvent devant nos yeux, 29 rue Vautier à Bruxelles : à deux pas du musée Wiertz, peintre qui avait « la folie des grandeurs »!



Dans une vitrine de l'Institut est présentée une pierre de Lune ramenée en 1972 par d'autres astronautes américains lors de l'alunissage d'Apollo 17. Cette pierre fut offerte au Roi Baudouin en 1974. Il l'a confiée à l'Institut dirigé par Monsieur Xavier Misonne. Il s'agit d'un fragment de « the good-will rock », roche ignée formée d'une coulée de lave, il y a 3,9 milliards d'années.

Les explorations – et les sacrifices – des Américains ont permis de savoir que la Lune n'avait plus subi de grandes modifications depuis trois milliards d'années. Elle garde intactes les traces des météorites qui sont venues et viennent encore la frapper.

Retourmons à nos minéraux et constatons que les travaux des

derniers mois n'ont pas nui à l'organisation des développements relatifs à la dureté des minéraux. Leur clivage n'a pas été oublié, ni leur magnétisme, ni même leur radioactivité.

Quant à la partie systématique de cette section, elle offre à la vue des sulfures, arséniures, oxydes, borates, quartz, vanadates et autres silicates.

Le tout forme un ensemble accrochant qui mérite la visite, tant pour des géologues que pour de simples curieux. Les étudiants sont les bienvenus. Le musée est ouvert de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 16 h 45, répétons-le : tous les jours, sauf le 1^{er} janvier et le 25 décembre. Des visites guidées payantes peuvent être demandées. Il y a une cafétéria. De nombreux livres, posters, photos, documents sont en vente au

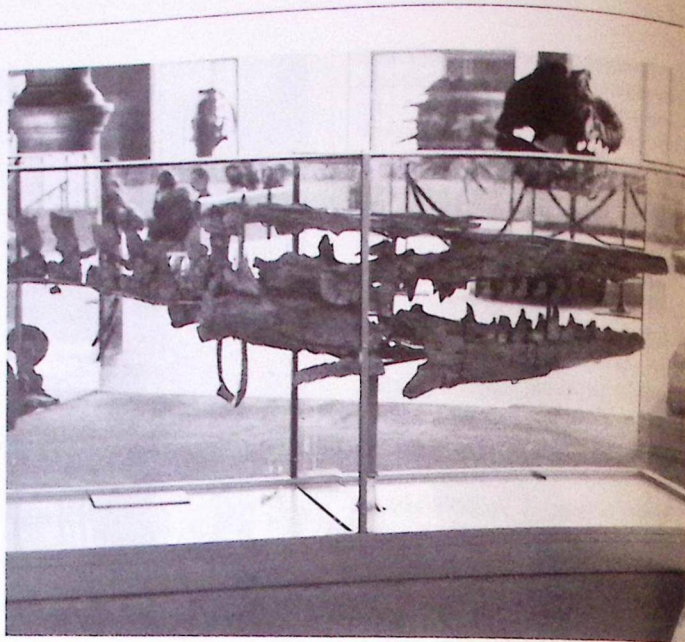
Le Hainosaure semait la terreur dans les parages d'une rivière qu'on appelle aujourd'hui la Trouille. On a trouvé des ossements de Hainosaures à Mesuin et à Baudour.

Service Educatif de l'Institut. Pour ceux qui viennent à Bruxelles en voiture, rappelons que les autoroutes belges sont bonnes, gratuites et éclairées.

Nos lecteurs auraient tort de croire épuisés aussi vite les charmes de notre Muséum et de vouloir « avaler » ses curiosités en une seule visite.

Poursuivons notre prospection. Certains artistes considèrent nos musées comme des cimetières. Voilà certes une conception qui s'associe mal aux trésors en tous genres amassés depuis cent cinquante ans et qui composent les collections du 29, rue Vautier, à Bruxelles. C'est avec un sens artistique remarquable que les scientifiques ont œuvré ici.

A peine le hall franchi, commence un vif combat pour un monde plus heureux et plus sain, combat qu'entame la section Ecologie et Protection de la Nature que dirige Edgard Kesteloot. Sept sphères barrent la vue. Elles évoquent principalement des sites caractérisés qui méritent protection. C'est qu'il y a 300 réserves naturelles de par le monde, actuellement!



Par ailleurs, la 7^e sphère rappelle le Carbone, corps simple partout répandu, tantôt diamant, tantôt charbon et qui forme une foule de composés dont l'étude constitue la chimie organique. Le carbone? Le voici dans les tissus végétaux, dans le corps de tous les animaux. Il plane dans le gaz des marais, il naît de notre respiration, il s'intègre au plus profond de nos os!

Une absence momentanée

Avec ses 200 kilos et de toute sa hauteur, le Lion de l'Atlas ré-

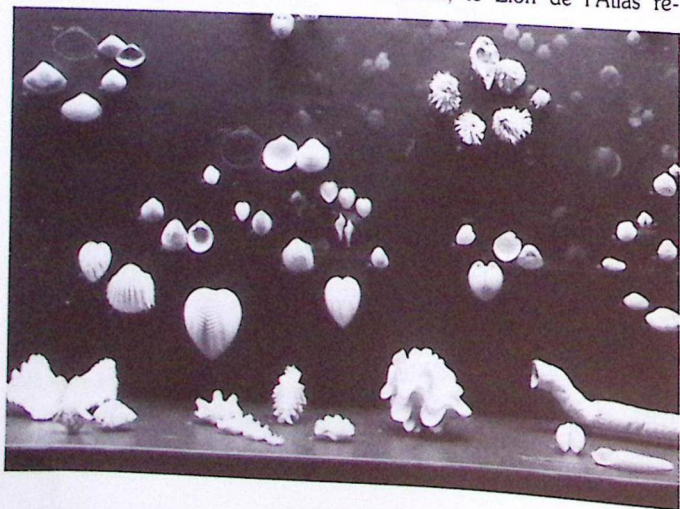
gnait jadis sur les Mammifères du Musée.

Hélas! Si les armes à feu ont fait reculer ce Roi, la pluie qui s'infiltrait dans le vieux musée (aujourd'hui tout neuf) a fait fondre le troupeau des tigres, des loups, girafes, éléphants, renards, élans, hippopotames, singes, ours, rhinocéros et buffles. Il est vrai que les jardins extraordinaires et la télé ont montré tant de spécimens qu'on ne se chagrinerait pas trop de n'en plus trouver que des souvenirs! Mais ce troupeau existe; il sera montré dès que la restauration du bâtiment sera terminée.

Nous avons une large compensation avec les dinosaures fossiles. Ces monstres dominaient le monde depuis la fin de l'ère primaire, il y a 230 à 65 millions d'années.

C'était une domination par la terreur qu'imposaient plus de cinq mille espèces de sauriens. Les plus doux peut-être, vieux de 120 millions d'années, les

La biologie des bivalves est un sujet d'étonnement pour ceux qui n'ont que l'habitude de les trouver dans leur assiette.



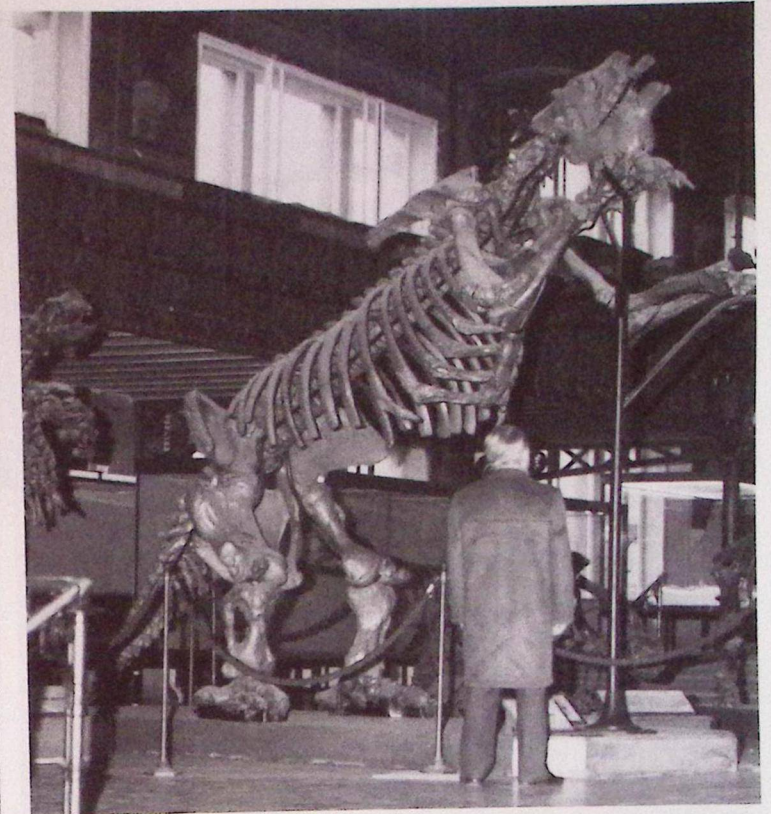
La grande bête (Megatherium) est l'ancêtre du paresseux. Voyez le volume de ses os. Combien de kilos d'herbe engouffrait-il par jour? Probablement plus de cinquante.

Iguanodons, furent découverts à Bernissart en 1878. Ils constituent une collection unique au monde puisqu'ils étaient 29 sur le même site. Leur dentition témoigne de leur goût pour les fougères arborescentes qui poussaient de leur vivant (1).

Les plus grands carnassiers

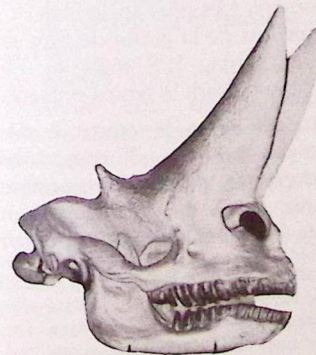
Observons par opposition les dents du Tyrannosaure découvert aux Etats-Unis : ses dents pointues comme des crampons d'alpinistes sont d'évidence celles du plus grand carnassier de tous les temps. Ce Tyrannosaure avait-il l'agilité de nos tigres actuels? Peut-être que non, vu son poids et sa hauteur de 7 mètres. Mais cette terreur ne disposait que de très petits bras terminés, il est vrai, par des mains taillées en serres acérées. Les Mosasaures, le Hainosaure, le Prognathosaure et le... Plioplatecarpus (ouf!) sont autant de reptiles géants et carnivores qui vivaient dans les mers à la fin de l'ère secondaire.

Ils voisinent ici avec des fossiles plus récents qui ont de 65 à 1,8 million d'années. Il s'agit de tortues vastes comme des tables



pour six personnes, de quelques « mastodontes » sensationnels, grands-oncles des éléphants. Jetons un coup d'œil sur les moulages des cétacés porteurs de dents, ceux qui ont honte des fanons. Voici parmi eux un cachalot fossile ayant des dents aux deux mâchoires, fait rare car le cachalot actuel ne possède de dents qu'à la mâchoire inférieure. A deux pas, dans une annexe, sont aménagés des dioramas abritant mammifères et oiseaux

L'Arsinoétherium, ou bête d'Arsinoé était armée de deux cornes puissantes. Arsinoé était une princesse d'Egypte qui épousa son frère après avoir fait égorger les enfants qu'elle avait eus d'un mariage précédent. Charmante Arsinoé! Son nom passa à une ville d'Egypte qui prit ses assises près de l'habitat de la bête fossilisée.



de Belgique, y compris quelques petits amphibiens et reptiles.

Plus près de l'Homme

Allons maintenant à la rencontre des disparus de l'ère quaternaire : certains ont encore vécu au temps de l'homme préhistorique.

Un Mammouth presque adulte nous fait « un clin d'œil ». Il vivait dans nos régions durant la dernière glaciation.

Voici encore parmi les espèces éteintes le Rhinocéros laineux, l'Aurochs et l'Ours des Cavernes. Un beau moulage nous campe l'énorme Megatherium qui vivait, lui, en Amérique du Sud. Il s'agit d'une lourde bête parente des Paresseux d'aujourd'hui qui vivent sur les arbres.

Remarquons, en passant, que

Le Mastodon Americanus possédait deux défenses spectaculaires. Il devait être fier que ses parents, les proboscidiens, justifiaient si bien le mot « proboscide » qui désigne la trompe d'éléphant lorsqu'elle orne un blason, un écu (ou un chocolat).

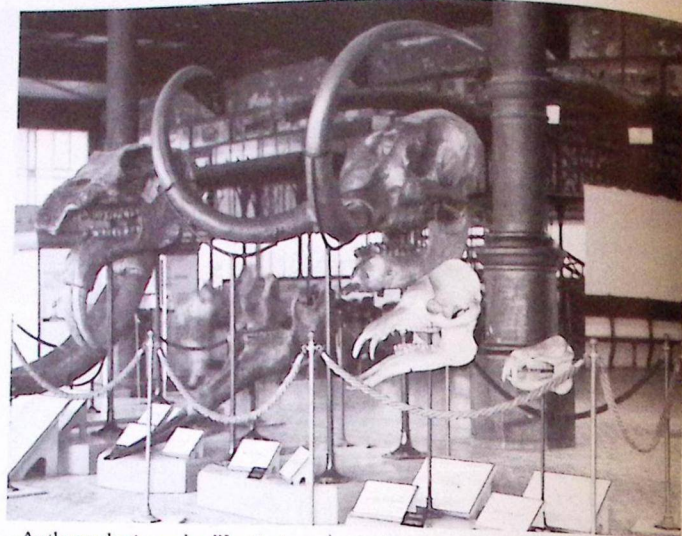
L'idée de doter notre Institut de moulages pour combler nos lacunes nous paraît très favorable. Certes, l'encombrement monumental d'un moulage de Diplodocus « tel qu'en lui-même » justifierait son absence. Mais on peut souhaiter un moulage du Rhinocéros du Baloutchistan qui fut le plus fantastique mammifère à 4 pattes puisqu'une Girafe adulte actuelle arriverait à peine à hauteur de son épaule.

Venons-en enfin aux Hominidés et réjouissons-nous de ce que l'exposition temporaire sur les hommes de Spy devienne désormais permanente.

Ici aussi les moulages compensent l'absence de documents précis sur les traits de ces hommes qui ont vécu il y a 50.000 ans, en Europe occidentale.

Les hommes de Spy

Comme l'a fait remarquer Leguèbe, chef de la section



« Anthropologie » de l'Institut : « La découverte des hommes de Spy a gardé un intérêt scientifique d'une très grande actualité. Ces fossiles sont loin d'avoir l'ancienneté de ceux qu'on découvre en Afrique ou en Asie. Toutefois, dans la problématique mise en place depuis une dizaine d'années, ces fossiles correspondent à un moment critique de l'évolution de l'humanité, celui qui a précédé l'apparition de l'homme moderne. *Le nombre de découvertes de Néandertaliens, leur variabilité, la multiplication des squelettes*

relativement complets, l'accumulation de données provenant de disciplines voisines ont amené les paléontologues à imaginer de nouvelles méthodes d'analyse, à renouveler les problèmes posés par les découvertes successives, à formuler de nouvelles hypothèses.

Les dernières recherches de Haesaerts, Leguèbe et Cahen ont abouti à l'analyse des structures de l'habitat et du comportement préhistorique ainsi qu'à l'identification des traces d'utilisation portées par les outils de pierre.

Rappelons que la mise au jour de deux squelettes à Spy, trente ans après celle de Néandertal, a conduit à associer cette espèce fossile avec ses outils « moustériens » et avec les animaux du moment. Les plus anciennes occupations de la grotte de Spy se situent entre 128 mille et 75 mille ans avant le temps présent.

L'industrie de la pierre a démontré nombre d'occupations successives durant la première partie de la dernière glaciation puis (au paléolithique supérieur)

Le Stegodon, précurseur de la famille des éléphants des Indes, utilisait ses défenses pour déterrer les arbres. On peut supposer qu'il aimait les coups bas!

par l'émergence de l'Homo Sapiens, caractérisée par le développement des techniques en matières osseuses et l'apparition de l'art.

À l'âge du bronze, la grotte servit de dépôt funéraire; puis de refuge pendant la période gallo-romaine et au Moyen Age.

au début de notre siècle le site attirait de sombres pillards. Ils ont ramené des silex jusque sous les yeux des gendarmes, de Spy à Moustier en passant par Mornimont!

Le massif est maintenant enclôlé dans une réserve naturelle administrée par « Ardennes et Gaume », mesure hélas tardive.

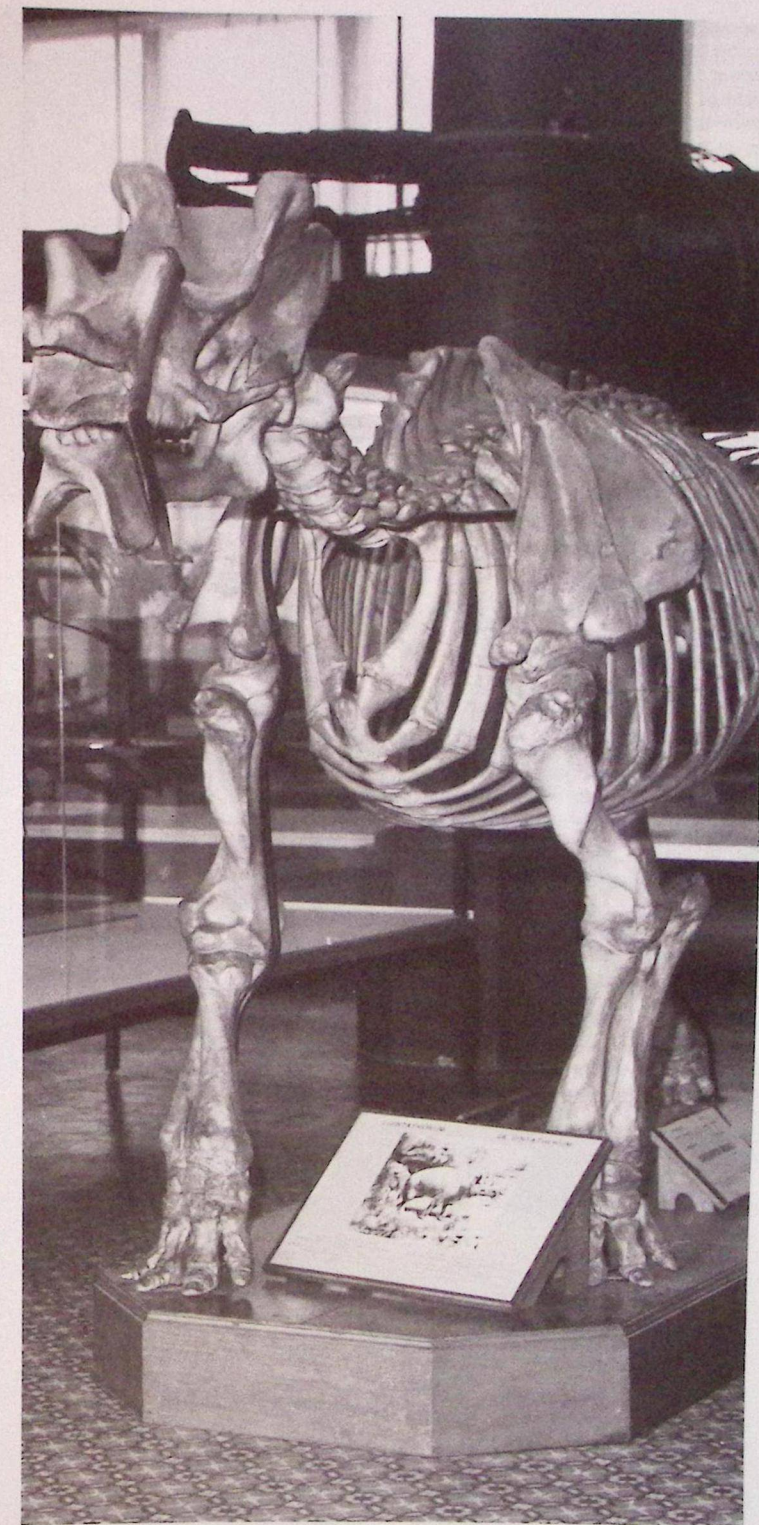
Il est amusant de noter que les études actuelles sur Spy sont publiées au moment où les linguistes tentent de comprendre comment les hominidés ont pu communiquer entre eux par gestes ou par cris, puis par des paroles qui donnèrent naissance sur la Terre à plus de 4.000 langues vivantes, sans compter les patois (2).

Aux limites du microscope

Un projet de vitrine concerne les invertébrés primitifs, les protozoaires qui mesurent de 3 à 500 microns. Ils sont souvent dangereux pour l'Homme, bien qu'à la limite des règnes végétal et animal. Ces protozoaires comptent dans leurs rangs le spirochète à fouet, le fameux trypanosome, animal vecteur de la maladie du sommeil.

Par ailleurs, nous pouvons déjà découvrir des pluricellulaires comme les éponges, les polypes, les hydres d'eau douce et les méduses dont certaines peuvent

La bête de Uinta (Uintatherium) provient d'une pièce d'eau près du Mont Uinta à l'Est de Salt Lake City. On admettra ici que la Nature a tenté une caricature dans le style Picasso-Guemica. C'est vachement drôle!



Ceci est une reconstitution d'hommes primitifs selon la place que le crâne réservait au cerveau. Il y a à l'Australopithèque, l'Homo Erectus (singe-homme), l'Homo « sapiens » néandertalien, enfin l'Homo « sapiens » sapiens : actuel.

entraîner la mort d'un homme. Les méduses sont constituées – chacune – par une colonie de très nombreux animaux dont les cavités digestives sont reliées entre elles par des stolons (comme les fraisières!). Ces « Sociétés sans but lucratif » sont très efficaces car leurs membres remplissent des tâches différentes et complémentaires : absorption, digestion, excrétion, défense, reproduction, locomotion.

De quoi vous méduser! Quant à la super-classe des coraux, des anémones de mer et des gorgonnes, elle intervient par d'innombrables sécrétions dans la formation des atolls ou dans la Barrière de Coraux ornant l'Australie.

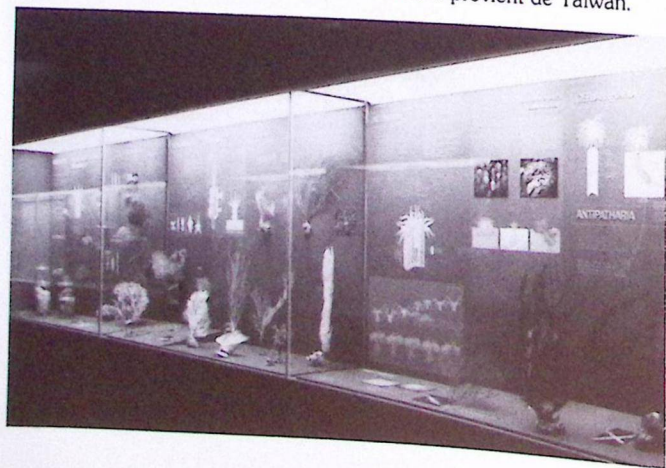
Les visiteurs seront surpris par la beauté décorative des bivalves, de la nacre, des insectes, des crustacés et surtout des papillons qui suscitent une émotion artistique que réprouvait un peu Jean Rostand (3).

Ateliers et Fouilles

Voilà donc un musée novateur, éclatant. Pour les enfants des



écoles (nombreux) les Ateliers-Nature de l'Institut conduisent et animent des reconnaissances en forêt parmi les fleurs, les bois... et les mares : avec retour vers des binoculaires qui sont aussi à la disposition des mycologistes. Par ailleurs, l'Institut a organisé des fouilles près de Darmstadt mettant au jour un mammifère fossile rare, le *Kopidodon* aux dents en forme de sabres. On ne s'étonnera pas que les Amis de l'Institut aient été généreusement à leurs poches (au pluriel) pour que la collection de coquillages (une des plus belles du monde) s'enrichisse d'un superbe escargot marin de quelque 66 centimètres de circonférence. Il provient de Taïwan.



Les éponges sont des animaux aquatiques toujours fixés. Elles secrètent des éléments squelettiques de nature calcaire siliciéuse ou comée : les spicules, qui leur donnent des formes très variées, sans symétrie. Leur corps peut être reconstitué quand il a été coupé. On les utilise depuis l'Antiquité.

Au Japon, on réserve pareils exemplaires à l'Empereur!

Au hasard des visites à l'Institut, nombre de questions sont suscitées par l'origine de la vie et de l'univers, l'évolution des espèces, la diversité des dimensions et des formes, la richesse des dessins, la variété des couleurs.

Pour y répondre, la biologie crée des méthodes nouvelles et la génétique cellulaire devient moléculaire. Elle se focalise sur les enzymes, sur les virus, sur les ultrastructures de la cellule. Elle exige aussi de multiples interprétations à la croisée des disciplines scientifiques. Des travaux d'Albert Claude, de G. Palade, de Ch. de Duve, de Monod et de Lwoff dressent des bilans des composantes cellulaires séparées par centrifugation différentielle. Ces travaux sont poursuivis, entre autres, par François Jacob depuis son laboratoire de l'Institut Pasteur de Paris. Apparais-

sent les défis, les efforts, les joies des chercheurs avec leurs triomphales applications en médecine, en économie, en agronomie, en sylviculture (4).

Aperçu historique

La Belgique était sous la domination des Autrichiens quand naquit l'idée de créer à Bruxelles un cabinet d'histoire naturelle. Les Pays-Bas du Sud étaient dirigés par Charles de Lorraine qui avait épousé la sœur de l'impératrice d'Autriche. Ce prince français avait le goût des beaux-arts et la passion des sciences. Il subissait aussi l'influence de la Grande Encyclopédie de Diderot, Bayle, d'Alembert et Buffon (publiée de 1751 à 1777).

Charles de Lorraine avait rassemblé un cabinet de sciences au bas de la rue de Ruysbroeck sur un emplacement occupé maintenant par la Bibliothèque Albert I^{er}. Ce cabinet reçut le titre d'Académie Impériale. Celle-ci fut adjointe plus tard à l'Ecole Centrale créée par les Conventionnels français.

Après la Révolution belge de 1830 les collections passèrent au nouvel Etat et s'enrichirent d'un ensemble de baleines mis au jour par la construction des forts d'Anvers.

Le Palais de Nassau, à l'étroit, accueillit en 1878 les Iguanodons exhumés à Bernissart depuis un site charbonnier de plus de 300 mètres de profondeur. En 1892, les collections furent toutes transférées dans un an-

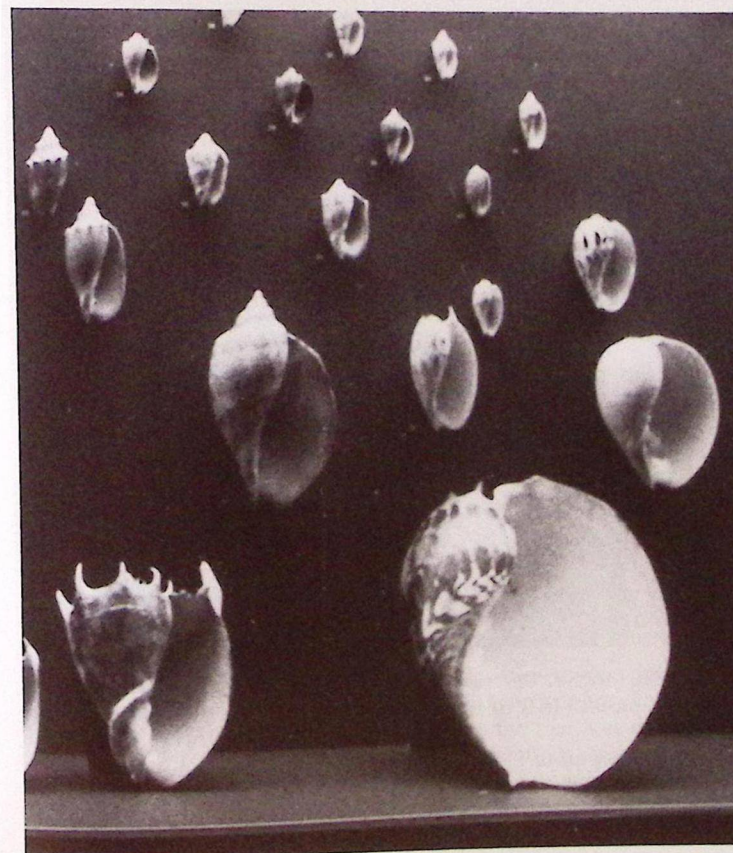
cienn couvent, au parc Léopold, qui est voisin de la Communauté Economique Européenne.

Le Musée devint Institut Royal dès 1948. De nouveaux locaux s'y adjoignirent en 1982.

Depuis est menée, avec l'aide du ministre Olivier, la restauration de l'ancien couvent et la construction de nouvelles salles avec ascenseurs et plans inclinés. L'Institut avec ses 43 chercheurs, ses 178 aides et ses nombreux collaborateurs extérieurs devient, tout bonnement, l'établissement le plus complet du continent.

Notes

- (1) A. Quintart : « Rénovation à l'Institut royal des Sciences naturelles de Belgique : d'une salle d'exposition à un Muséum ». Cobut et Libbrecht : « Nouvelle approche des Iguanodons de Bernissart ».
- (2) C. Hagège : « L'homme de paroles » (Ed. Fayard).
- (3) Rostand, dans sa « Vie des Libellules », s'est moqué de l'émerveillement de Michelet devant ce qu'il appelait la gloire de l'insecte après une vie obscure de larve. « La nature, écrit Rostand, n'entre pas dans de tels soucis. Elle n'accorde pas plus de dignité à l'adulte qu'à la larve, elle ne fait pas de différence entre ce qui rampe dans la vase et ce qui s'élève dans l'azur ».
- (4) François Jacob : « La statue intérieure » (Ed. Seuil).



Les gastéropodes marins présentent trois familles.

Les voûtes latérales de la Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles

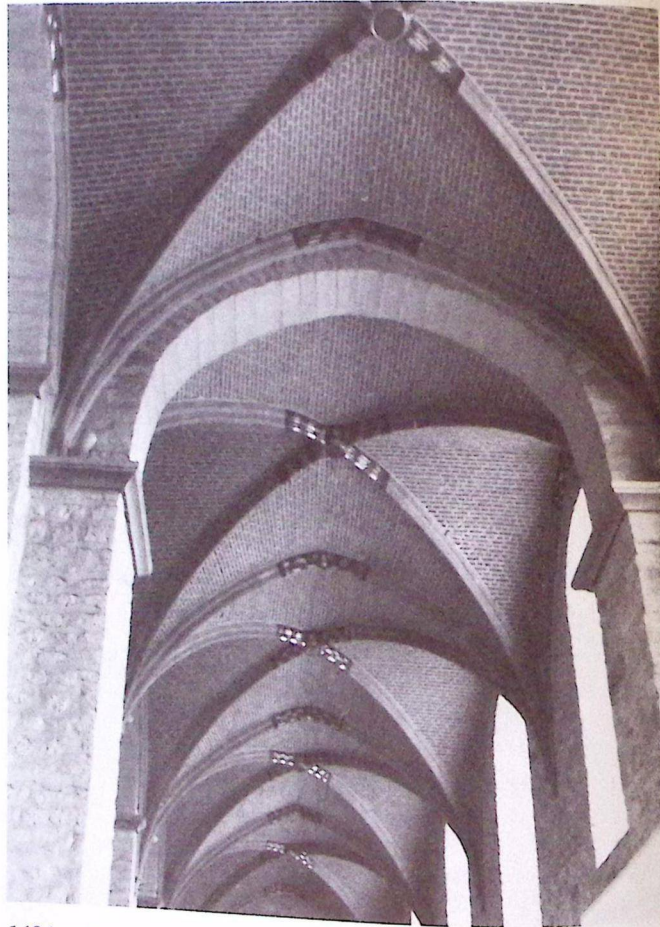
par Joseph GAUZE

Aperçu historique et héraldique

La famille de Herzelles fut sans contredit l'une des plus importantes du pays, soit que l'on considère son ancienneté de plus de sept cents ans, soit que l'on regarde le rang qu'elle a toujours tenu auprès des Comtes de Flandre et des Ducs de Bourgogne, prédécesseurs de nos monarques, sans oublier ses grandes possessions, marque de son opulence et de ses richesses. Les demoiselles de Herzelles ont joui de diverses prérogatives au chapitre des chanoinesses à Nivelles qui les a, au demeurant, toujours reçues avec distinction. Les registres de ce chapitre font mention de trois chanoinesses du nom « de Herzelles » dont l'une fut abbesse séculière et princesse de Nivelles et du Saint Empire (1).

L'abbesse Isabeau de Herzelles (1494-1519)

C'est de cette dernière qu'il sera question dans cet exposé. Portant le prénom d'Isabeau (Isabelle), elle naquit au sein de cette illustre famille vers la fin du XV^e siècle. Elle était la fille de Messire Jean de Herzelles et de Marguerite Joigny Blondel de Pamele. Elle entra au chapitre de Nivelles et fut élue abbesse en



1494; elle régna l'espace de 25 ans et mourut le 2 décembre 1519.

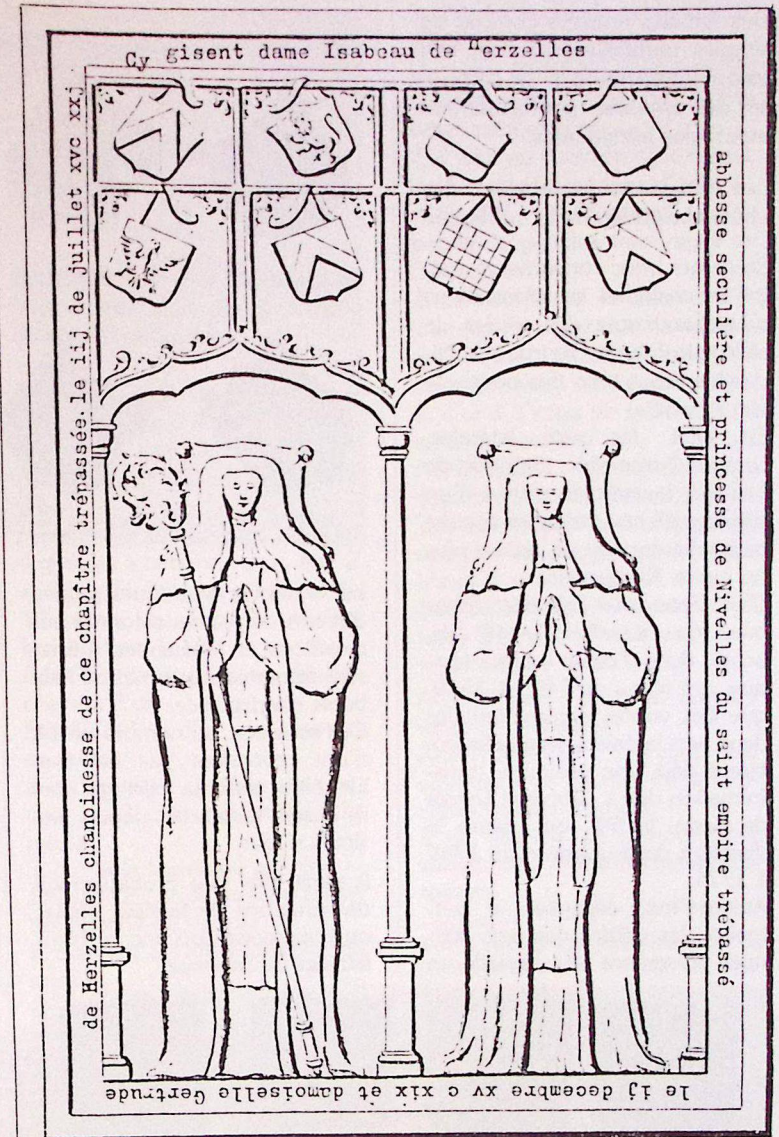
Sa nomination ne se fit pas sans incidents, mais elle fut vivement soutenue par le doyen du chapitre, Marbrien d'Orto, et par

Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles : voûte du bas-côté sud vers le chœur oriental (sacristie).

l'évêque de Salubry, Jean Lam-pierre, natif de Nivelles.

durant son abbatiat, Isabeau ne fut pas inactive. En 1506, elle fit restaurer, dans l'Hôtel abbatial, la salle du jugement. C'est là que l'abbesse se rendait en grande cérémonie pour présider à l'ouverture des séances judiciaires, et c'est là qu'elle décidait du sort des condamnés. Elle fit graver ses armes sur le fronton de la cheminée avec l'inscription « L'An XVc et VJ fut fait la salle du jugement de nous Isabeau de Herzelles, abbesse séculière et indigne princesse et Dame de Nivelles (2) ». La même année elle fit restaurer la chapelle dite de l'Espinette, située alors dans la seigneurie de Lonstreu, qui était sous la juridiction immédiate des abbesses de Nivelles. Elle plaça ses armes au-dessus de la chapelle dédiée à saint Pierre et aussi au-dessus de la porte de l'église du village. Elle fit surtout bâtir les deux voûtes des nefs latérales dans l'église Sainte-Gertrude, vis-à-vis de la chapelle abbatiale. Ces voûtes sont en briques rouges avec arêtes de pierres colorées et rehaussées d'écussons armoriés (3).

Ces derniers méritent un mot d'explication du point de vue héraldique (4). Il fut un temps où tout le monde savait ce que signifiait un blason; ce n'est plus vrai aujourd'hui. Toutefois, la connaissance des armoiries devrait encore faire partie intégrante de notre culture générale, car on en rencontre partout. Quel que soit le jugement moral que l'on puisse porter sur les Croisades, leur importance historique ne peut être niée; ce sont elles qui ont suscité le développement de l'héraldique. Celle-ci plonge, en effet, ses racines dans le système féodal du Moyen Age. Porter la marque distinctive d'une nation ou d'une famille était une nécessité pour ceux qui, après avoir quitté leur



Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles : tombeau d'Isabeau de Herzelles, abbesse de Nivelles, et de sa sœur Gertrude, chanoinesse du chapitre.

patrie ou leur famille, se heurteraient à l'étranger à un obstacle quelconque. Un premier moyen très simple de se reconnaître consistait à porter des marques de couleurs à des endroits convenables de l'équipement; on appelle donc « Héraldique » tout ce qui a rapport aux armoiries.

Dans tout écu il y aura, dès lors, une part appréciable d'or et d'argent ainsi que d'autres couleurs appropriées qui permettraient d'être reconnu à distance. Les armoiries représentent donc une personne ou un groupe de personnes comme si elles étaient présentes même après leur mort.

Des familles entières comme de simples particuliers se sont mis tout naturellement à se composer des armoiries conformément aux règles héraldiques.

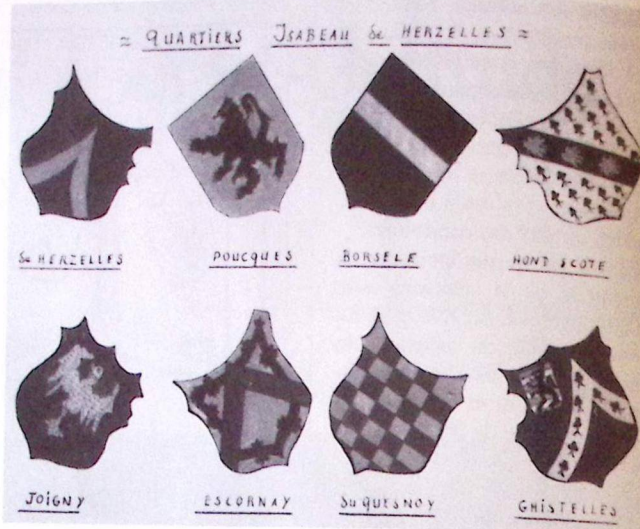
Les écussons armoriés des voûtes latérales de la collégiale

En ce qui nous concerne et malgré les multiples transformations subies au cours des siècles, la collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles a laissé bien des traces de son « Passé ».

En effet, les nefs latérales, comme l'ensemble intérieur de l'édifice, furent recouvertes d'un plâtre de couche assez épaisse ce qui lui donnait un aspect plus ou moins Renaissance.

C'est donc sous l'abbatit d'Isabeau de Herzelles, la 40^e abbesse dans l'ordre chronologique, qui régna de 1494 à 1519, que des voûtes recouvrirent les deux nefs latérales, lesquelles subirent déjà une première transformation due à l'abbesse Ursule de Berlo, la 54^e, qui assura la direction du monastère de 1744 à 1774.

Aujourd'hui, dégagées et nettoyées, les voûtes des nefs latérales présentent aux regards un



bel ensemble de briques rouges, d'arêtes de pierres coloriées aux croisillons et rehaussées d'écussons armoriés aux armes de l'abbesse constructrice.

Ces écussons, au nombre de 24, n'ont cependant pas été tous identifiés, suite au plâtre dont ils étaient recouverts depuis plusieurs siècles.

Il s'agit plus que probablement des écussons de familles nobles ou bourgeoises ou encore bienfaitrices de l'abbaye.

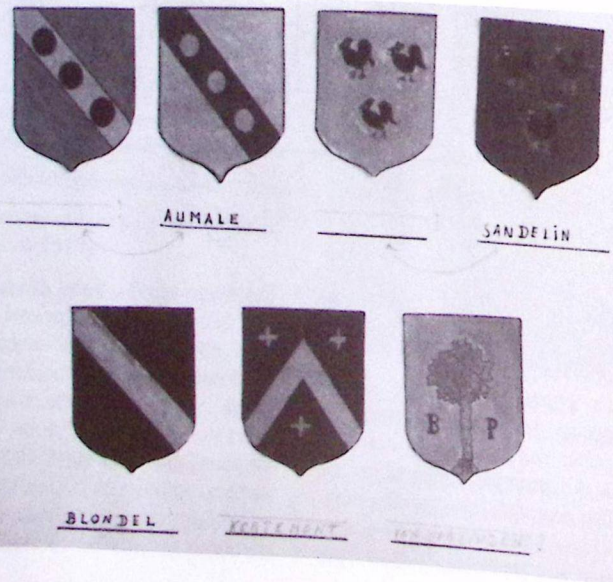
Des armoiries inventoriées, nous avons relevé, en partie, celles de l'abbesse citée ci-dessus, ainsi que de quelques familles apparentées. Lors de son admission au chapitre noble de Nivelles, Isabeau de Herzelles donna les preuves de noblesse en huit quartiers; ce sont :

« Herzelles - Poucques - Borsele - Hondscote - Joigny - Escornay - du Quesnoy et Ghistelles ».

Quant aux autres écussons, nous relevons avec certitude ceux des familles : « Blondel - Hennin - Hennin Luxembourg - Rasse - Boneem - Sandelin - Aumale ».

Parmi les écus non identifiés, certains semblent appartenir aux familles : « Spinette - Pourbais - van der Beken - Blondel - Kertemont et van der Linden », bien que nous ne disposions pas encore de preuves formelles à ce sujet.

Soyons toutefois reconnaissants envers la grande et noble « Dame de Nivelles » qui a ainsi laissé en notre antique collégiale restaurée les marques illustres de son abbatit, tout en regrettant la disparition du monastère qui fit, durant onze siècles, la gloire de Nivelles en Roman País de Brabant.



Épithète de l'abbesse Isabeau de Herzelles

CHIEF DE LA MAISON DE GRESTER de Nivelles MOINE MILV^e XIX le 5 jour du MOIS de DECÈBRE.

- Écussons armoriés relevés aux voûtes latérales de la Collégiale Sainte-Gertrude
- HERZELLES : de gueules au lion d'or.
 - POUCQUES : d'or au lion de sable, arm. et lamp. de gueules.
 - BORSELE : de sable à la fasce d'argent.
 - HONDSCOTE : d'argent semé d'hermines, à la bande de sable chargée de 3 coquilles d'or.
 - JOIGNY : de gueules à l'aigle d'argent, lamp. et memb. d'or.
 - ESCORNAY : d'or à deux orles de sable brochant sur des fleurs de lys du même placées alternativement le sommet de la pointe et le centre de l'écu au chevron de gueules brochant sur le tout.
 - DU QUESNOY (du) : échiqueté d'or et de gueules de 6 titres.
 - GHISTELLES : de gueules au chevron d'hermines, à l'écusson

burelé d'or et d'argent en franc quartier au lion de sable brochant sur le tout.

« Histoire généalogique, diplomatique et monumentaire de la Maison de Herzelles » T. II, p. 11 (Bibliothèque du château d'Huldenberg).

Écussons armoriés relevés aux voûtes latérales de la Collégiale Sainte-Gertrude

- BLONDEL : 1. de gueules à l'aigle éployée d'or.
- 2. de sable à la bande d'or.
- HENNIN : de gueules à la bande d'or.
- HENNIN-LUX : écartelé aux 1 et 4 gueules à la bande d'or, aux 2 et 3 burelé d'argent et d'azur de 10 pièces, au lion de gueules brochant sur le tout.
- RASSE : de gueules au double chevron d'or.
- BONEEM : 1. d'or au chevron de sable.
- 2. de sable au chevron d'or accost. de 3 croisettes pattées du même.
- 3. d'or à la bande de gueules.
- SPINETTE : 1. de gueules à l'arbre arraché de sinople.
- 2. d'argent à l'arbre arraché de sinople.

3. d'or à l'ancre de sable accost. de deux P.P. du même.

Van der BEKEN : 1. d'azur au chevron d'or accost. de 3 croisettes pattées d'or.

2. d'azur au chevron d'or accost. de 3 croisettes pattées d'argent.

AUMALE : 1. d'argent à la bande de gueules surchargée de 3 besants d'or.

2. de sinople à la bande d'or chargée de 3 besants de sable.

SANDELIN : 1. de gueules à 3 coqs de sable, cré. et arm. d'or.

2. d'or à 3 coqs de sable cré. et arm. de gueules.

HERZELLES : de gueules au chevron d'or (v. Abbessé).

Van der LINDEN : d'or au tilleul arraché de sinople accost. des lettres B et P de sable.

BORSELE : 1. de sable à la fasce d'argent (v. Abbessé).

2. de sable à la fasce d'or.

POUCQUES : d'or au lion de sable (v. Abbessé).

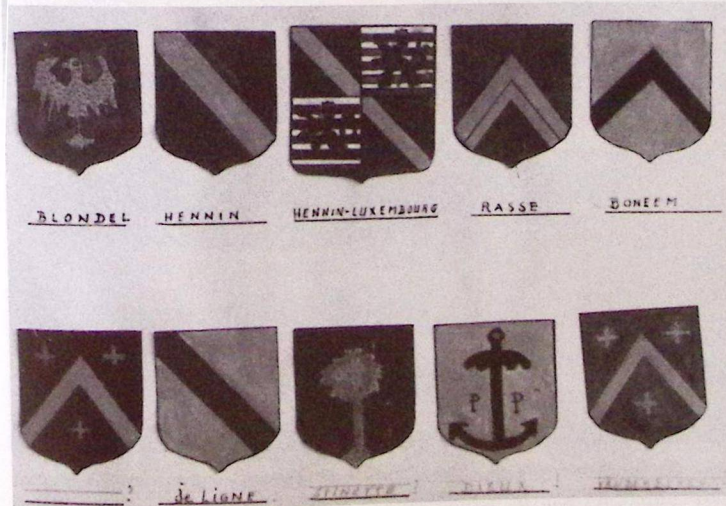
KERTEMONT : 1. d'azur au chevron d'or accost. de 3 croisettes pattées d'argent.

2. de gueules au chevron d'or accost. de 3 croisettes pattées du même.

Voir « Recueil des épitaphes » par le Chanoine Hellin. Ec. N° 1521 - T. III, p. 61 et suivantes.

Bibliographie consultée

1. - Histoire de la Maison de Herzelles - manuscrit. Le Bouck.
2. - Notice sur la ville de Nivelles et ses Abbesses, par F. Lemaire.
3. - Le Grand Livre de l'Héraldique, par O. Neubecker - Paris.
4. - Manuscrit de Dumont - B.R. sect. des manuscrits.
5. - Epitaphier du Brabant - Nivelles, par le Chanoine Hellin.
6. - Epitaphier de Nivelles, par E. de Preme de la Nieppe.
7. - Recueil des Pierres tombales des églises des Pays-Bas (Collégiale Sainte-Gertrude, Nivelles), par C.J. Everaert, géomètre-juré (1775).
8. - Les « de Herzelles », par Anne Elisabeth Nève de Mévergnies, licenciée en Philosophie et Lettres - Université de Liège (Thèse).



10^e Anniversaire du Centre d'Art de Rouge-Cloître

par Hubert SCHOTS

Inauguré solennellement le 3 juin 1977, le Centre d'Art fête, cette année, son 10^e anniversaire. C'est un événement que l'on ne peut passer sous silence. Haut lieu d'animation culturelle, chargé d'un opulent passé, le Centre d'Art de Rouge-Cloître peut, à ce jour, présenter un palmarès des plus positifs. En effet, en dix années d'activité, 68 expositions de premier plan ont eu lieu dans cet ancien bâtiment, occupé jadis par les dortoirs des Laïcs de Rouge-Cloître et transformé ensuite en laiterie, fréquentée par des générations de Bruxellois.

En 10 ans, des dizaines de milliers de visiteurs ont pu apprécier la qualité des manifestations culturelles.

Quelques points précis feront aisément comprendre au visiteur combien l'Administration Communale et l'Association Artistique d'Auderghem ont, en une décennie, redonné vie à ce magnifique ensemble, niché au creux de la forêt de Soignes. Il fallait certes mettre à l'honneur cette noble Ecole de Rouge-



Auderghem : ce bâtiment de l'ancien prieuré de Rouge-Cloître a abrité, à ce jour, 68 expositions organisées par le Centre d'Art de Rouge-Cloître.

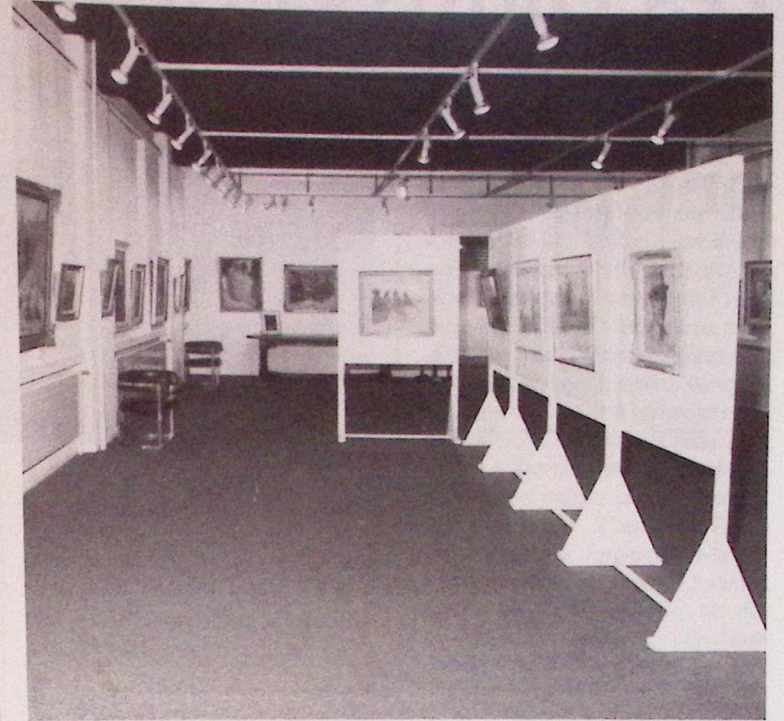
Une d'Art salles d'expositions du Centre Rouge-Cloître.

Cloître où tant de noms illustres, de Van der Goes à Jean d'Arif, en passant par Jacques peirlois, sans oublier nos bons siècles brabançons de la fin du siècle, ont vécu, avec fermeté les saisons de la belle clairière. Ils représentent l'auguste tradition de la peinture en Brabant la noblesse de la forêt et le souvenir d'une grande abbaye, d'ailleurs célèbre.

Il faut aussi songer à la relève, à nos artistes contemporains, pour leur tour, ils puissent y trouver de quoi s'épanouir. Une dizaine d'ateliers ont été mis à disposition dans l'ensemble du complexe de Rouge-Cloître, qui possède ainsi un outil culturel remarquable et totalement polyvalent. Les arts plastiques, de la peinture à la sculpture, en passant par d'autres activités artistiques, y ont trouvé place.

Connaissez-vous à l'heure actuelle, où tout devient tellement difficile à diriger et où tout est basé sur le lucre, beaucoup de communes qui font ce que la terre consent journallement, pour la promotion de l'Art et des artistes?

Par sa politique culturelle, on peut affirmer qu'Auderghem est une des communes les plus riches au point de vue artistique. La présence de Rouge-Cloître, enrichi depuis des siècles par des peintres sincères, n'y est certes pas étrangère. Envie, jalosé par beaucoup pour sa situation exceptionnelle au cœur de la forêt de Soignes, où la lumière brabançonne est une des plus belles au monde, et même bien plus subtile que celle du midi, Rouge-Cloître se présente aujourd'hui, tel un joyau dans un écrin de verdure.



Lors du dernier salon d'ensemble, j'ai cependant invité nos artistes contemporains, à rester lucides et à poursuivre le chemin engagé par leurs aînés, à se méfier des modes et des slogans et à représenter dans leurs œuvres la nature telle qu'elle se présente à leurs yeux, c'est-à-dire noble et sublime.

J'ai insisté également auprès de nos autorités sur le maintien d'une nécessaire sévérité dans la sélection des expositions. Ce n'est qu'à ce prix et à ce prix seulement que, tous ensemble, nous pourrions continuer la noble mission qui nous a été confiée.

L'histoire ne nous rappelle-t-elle pas, qu'à chaque fin de siècle, il faut demeurer vigilant?

En 1581, les troubles de la Réforme obligèrent les religieux à se réfugier à Mons. En 1784, le prieuré de Rouge-Cloître subit les rigueurs de Joseph II, qui supprima la communauté reli-

gieuse. Ses membres y retournèrent après la Révolution brabançonne, mais hélas, le régime français les chassa définitivement en 1796, et dispersa ce qui leur restait de richesses artistiques et intellectuelles, accumulées pendant quatre siècles.

Il est également bon de rappeler qu'au début du siècle, il fut question de combler les étangs, de morceler le domaine; une société voulut même y installer un jardin zoologique!

Ces quelques faits historiques nous invitent à réfléchir et à faire en sorte qu'ils puissent servir d'exemple, afin de ne plus répéter les erreurs du passé. La postérité, à juste titre, ne nous le pardonnerait pas.

La sauvegarde de Rouge-Cloître, de son Centre d'Art et la défense de son site doivent demeurer, en ce début d'une deuxième décennie, nos principales préoccupations.

Les carrosseries bruxelloises et brabançonnes ont plus de 150 ans (4)

par H.P. HENRI-JASPAR,
Conservateur du Musée du Cheval à Spa

Les Snutsel

Nous avons décrit dans les trois précédents chapitres les familles brabançonnes d'artisans carrossiers: SYMONS, ROBERTS-JONES et D'IETEREN et leurs origines.

La dynastie des Snutsel apparaît en Belgique sous notre gouverneur autrichien, le duc Charles de Lorraine, beau-frère de notre souveraine, Marie-Thérèse. Elle est en effet autrichienne.

Au début, le nom s'orthographiait « SNEZLER ».

Contrairement à la famille Symons arrivée aussi dans les bagages de l'occupant pour s'établir directement dans un atelier, le premier SNEZLER était chargé des Transports. Employé important de la Cour, il avait titre de noblesse et droit d'épée. Il s'occupait de l'entretien des voitures du Duc.

Jusqu'à la Révolution française de 1789 et son influence sur nos Provinces, les listes d'Etat civil et



C'était avant le règne des chevaux-vapeur.

l'histoire des familles étaient tenues par le bedeau de l'église, donc de la paroisse. L'orthographe était le plus souvent phonétique!... Et les noms écrits, vaille que vaille, avec une instruction plus que sommaire. Il faut expliquer ainsi les changements de patronyme.

Sous l'impulsion de l'ouest et surtout de l'est, la révolution industrielle allait changer le

monde. De grands progrès allaient être réalisés même dans l'administration. Jusqu'à 1850, cependant les patronymes dans les registres furent des plus fantaisistes. Citons ici les appellations du fameux personnage français : Maréchal de cavalerie Gouvion Saint-Cyr, ou Comte de...? ou Gouvion ou Saint-Cyr ou Gouvion de Saint-Cyr, etc., parfois sur le même document.



C'est de cette façon que « SNEZLER » devint rapidement « SNUTSEL ».

La famille des Snutsel s'était spécialisée plus tard dans la peinture d'équipages parce que, dès après Waterloo, elle avait hérité, d'un anglais, le secret d'un vernis qui fit désormais sa réputation mondiale!

Mais reprenons leur histoire dès le début.

Comme il a été dit déjà, la première mention d'un Snutsel apparaît sous la régence de Charles de Lorraine et est d'origine viennoise. Appartenant à la Maison, il avait rang noble et était chargé de l'entretien des voitures du Duc, de l'organisation des transports, de la Poste et de son matériel. Avec la Commune, les titres de noblesse furent abolis et la plupart des documents officiels brûlés. Les descendants, passés dans la vie commerçante pour vivre, étaient tous peintres en équipages et recherchaient la clientèle des nouvelles autorités du jour.

Nous perdons leur trace jusqu'en 1828, la première famille s'étant divisée en trois branches généalogiques : l'une à Schaer-

beek, la seconde établie comme carrossiers, rue du Belvédère à Ixelles et la troisième, carrossiers également, Albert, étant le plus connu, à Bruxelles. C'était rue des Trois Têtes dans le quartier de la Montagne de la Cour.

Dans une liste de population de 1828 sous le régime hollandais, on retrouve *Thomas Snutsel*, époux d'Elisabeth Bogaert, 27 ans, alors que lui en avait 33. Son beau-frère était employé chez « SNUTSEL Carrossier » et fut combattant de 1830. La rumeur familiale raconte que, pendant les journées de septembre, les ouvriers et leur patron avaient amassé des pavés sur le toit des ateliers de peinture, afin de les jeter sur les troupes du Prince d'Orange en chemin de la

Il y a belle lurette déjà : le brasseur Vandenneuvel lors d'une de ses balades dominicales.

Porte de Flandre au Parc de Bruxelles, devenu Parc Royal.

Ce Thomas Snutsel eut 6 enfants : Joseph, né en 1821, Antoine en 1822, Pierre en 1824, Catherine en 1826, Dominique en septembre 1830 par suite des émotions de sa mère et Philippine en 1832. Comme leur père, Joseph et Pierre devinrent peintres en équipages, Antoine, menuisier, devint sculpteur et abandonna les ateliers paternels; quant à Dominique, il se spécialisa dans le métier de garnisseur.

Un frère de Thomas, Pierre Snutsel, était forgeron très réputé et ouvrier chez Quesnel, carrossier des Cobourg et des d'Arenberg, familles princières européennes. Ce Pierre Snutsel, forgeron de confiance de Léopold I^{er}, était chargé d'inspecter l'état des voitures avant chaque voyage ou à la veille d'une cérémonie officielle. Comme dans toutes les familles, la tradition orale était très vivante. Rappelons ici que le « Cousin Pierre » très proche du Roi avait avec lui des entretiens intimes. Un jour, le Roi voulut récompenser celui qui ne lui avait encore jamais demandé de faveurs. Il fut approprié en situation difficile pour toute la famille Snutsel, dans



Il n'y a guère cette fois; ce char à banc, construit par Snutsel et dans lequel avait pris place Conrad Steffen de Kettenis, traverse l'avenue Franklin Roosevelt à Bruxelles.

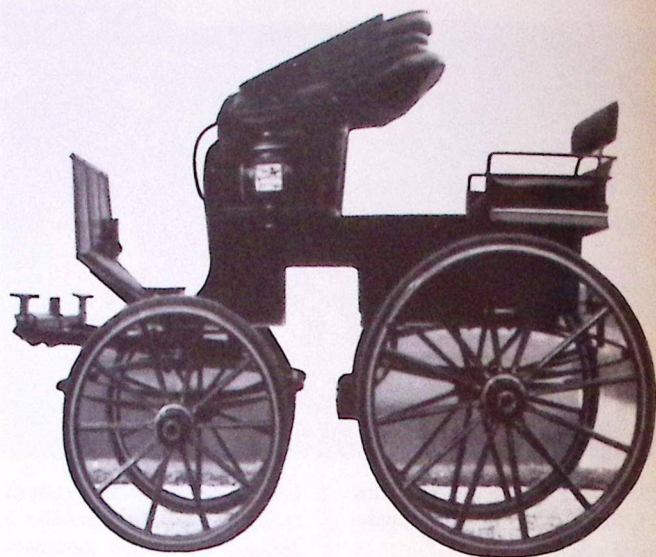
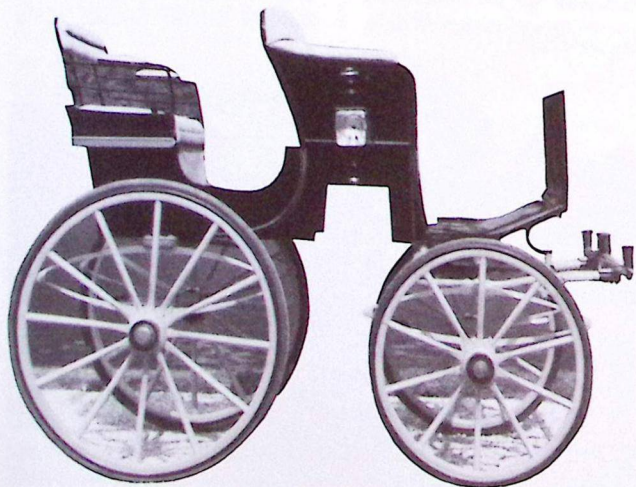
Phaëton, par Snutsel.

l'attente d'un héritage. Le Souverain s'en occupa mettant la Cour de Cassation au courant. Toute la famille recouvra une partie du bien perdu et parle encore actuellement avec reconnaissance de Pierre.

Ce souvenir démontre aussi l'importance des carrossiers dans la vie quotidienne de l'époque. N'avaient-ils pas la responsabilité de la vie des puissants?

Une autre preuve de confiance pour les carrossiers Snutsel fut la commande par Léopold II d'une voiturette que son fils, Léopold, aurait pu conduire lui-même. Ce Mylord miniature, dû à Joseph Snutsel, en 1866, se trouve toujours dans les remises de Laeken.

Joseph Snutsel eut dix enfants : six fils et quatre filles et continua les affaires avec son frère Pierre, à la mort de leur père Thomas. Alexis fut chargé, en 1880, du cortège historique de la locomotion qui fit accourir toute l'Europe à Bruxelles et dont les esquisses signées Snutsel sont aux cimaises du Musée de la Voiture au Parc du Cinquante-naire à Bruxelles.



L'atelier des frères Joseph et Pierre utilisait souvent les services de Dominique devenu très expert en garnissage. Lorsque ces « Snutsel Frères » durent quitter la rue des Trois Têtes, ils vinrent s'établir Vieille Halle aux Blés à l'emplacement d'une brasserie désaffectée « L'ancienne Cour d'Espagne ». Ils continuèrent d'abord leur spécialité ancestrale de peinture en équipages, mais, en 1864, ils commencèrent l'entreprise complète de la carrosserie-construction de voitures.

Comme Joseph Snutsel avait dix enfants et que l'affaire prenait de l'extension, l'aîné et le troisième des fils, Victor, né en 1848, et Jean reprirent à leur compte les ateliers d'un concurrent, la carrosserie VAN DIEVOET, rue de Schaerbeek et allèrent s'installer peu après au 41, boulevard de Waterloo sous le nom de « V. et J. SNUTSEL et Fils ». C'était dans le nouveau quartier huppé de l'époque; c'est pourquoi l'on retrouve l'inscription Quartier Léopold comme adresse sur leur enjoliveur de cuivre servant de couvercle de boîtes à graisse des essieux.

Vers cette époque, la date exacte n'a pu être retrouvée, leur père, Joseph, se voit obligé d'agrandir ses ateliers et se rend rue de l'Activité, actuellement rue Jacques de Lalaing. Là, travaillèrent encore cinq membres de la famille Snutsel : Joseph et Pierre comme patrons, Dominique, leur frère, comme garnisseur, et Léon et Alexis (Jr) comme caissiers-charrons.

Pierre se retire en 1882 et la firme devient « Maison Joseph SNUTSEL et Fils ».

Un autre phaëton construit par Snutsel (Collection Baron Casier).

Leu après, la même année, Léon cède sa place à son plus jeune frère, Prosper.

Dominique fonde sa propre maison en 1889 à la rue Stévin avec son fils, Ernest. Là encore leur succèdent les petits-fils de Dominique, Maurice et Charles Snutsel, en 1909, et l'on arrive ainsi à l'ère de l'automobile.

La famille Snutsel, Victor, Jean, Alexis et Prosper ainsi que Lucien, fils de Victor, fonde à ce moment la Manufacture, rue du Page.

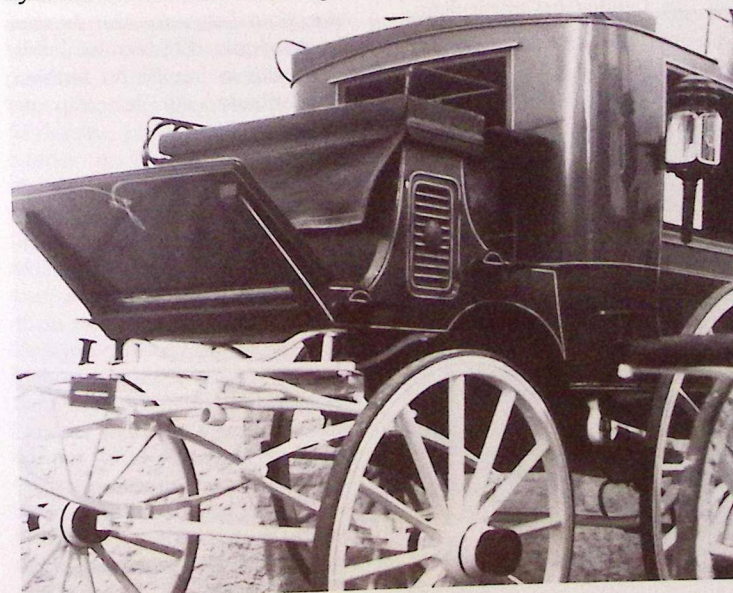
Cette famille connue dans toute l'Europe et jusqu'en Amérique du Nord, pour ses travaux de carrosserie, eut bien des distinctions : Joseph Snutsel, à l'exposition de Paris en 1878, obtient la médaille d'or pour un Mail-Coach qu'il vend à la famille Rothschild; Dominique et son fils Ernest eurent une réputation mondiale de garnisseurs, Ernest ayant fait son stage chez Morel à Paris où il était si difficile d'entrer.

En 1896, Victor Snutsel est Président-Fondateur de la Chambre Syndicale de la Carrosserie qui

existe encore de nos jours. Il avait exposé dans son bureau les médailles d'or de Paris 1889, d'Amsterdam 1883 et d'Anvers 1894. Il mourut le 12 septembre 1936, atteint de cécité, mal horrible pour un artiste.

Disons encore qu'au sommet du palmarès des Manufactures SNUTSEL qui reçurent de nombreuses coupes, celle de Rio de Janeiro en 1922 prouve suffisamment combien cet art de la carrosserie belge avait un renom international et ce jusqu'aux Amériques ou en Extrême-Orient, au début de la deuxième guerre mondiale et malgré la « chute du cheval par la montée de la machine », c'est-à-dire la révolution industrielle.

En conclusion, les descendants de la famille Snutsel ne s'occupent plus de carrosserie mais peuvent être fiers de l'Artisanat de leurs ancêtres, qui fait la richesse des collections actuelles. Nous avons pu en admirer certains exemplaires en France, en Hollande, en Angleterre, évidemment en Belgique et surtout aux U.S.A. où cette marque est fort recherchée.



Histoire du vernis « Martin »

Un témoin de l'époque raconte cette anecdote qui peut servir à la petite histoire de l'archéologie industrielle.

A cette époque, place Royale, la statue de Godefroid de Bouillon n'existait pas encore et cette place, chère au duc de Lorraine, était le stationnement de tous les calèches, victorias et mails-coachs. Un jour, un anglais passant par là resta en extase devant le vernissage des voitures rassemblées et s'informa du nom du peintre qui avait tant de talent.

Cet anglais était descendu à l'ancien hôtel de Belle Vue, l'actuel merveilleux Musée du même nom que nous devons à Madame Mariën.

Comme ce n'était pas loin de la rue des Trois Têtes, il lui fut facile de se rendre chez Thomas Snutsel; après s'être présenté et avoir félicité notre homme pour ses travaux, il lui proposa de lui vendre un secret pour la fabrication des vernis de carrosserie.

Jusque là, comme les Simons, les Quesnel et les Jones, les Snutsel étaient tributaires de la Grande-Bretagne pour l'achat des vernis tout préparés. Aussi, comme la question était très délicate, notre méfiant et vieux spécialiste bruxellois ne se laissa pas convaincre trop vite.

L'anglais promit de revenir plus tard, laissant à Thomas Snutsel le temps de se décider afin qu'il pût en discuter avec sa femme, ses fils et le cousin Pierre. Après l'approbation familiale, on attendit le retour de l'anglais.

Celui-ci revint effectivement et se mit d'accord avec le peintre pour commencer la fabrication. Le cousin Pierre s'en mêla plus tard et s'occupa spécialement de

Omnibus de famille, par Snutsel Frères (Collection Chevalier Thijs).

la cuisson du vernis et de la sauvegarde des secrets. C'est donc lui qui devait transmettre le secret de la fabrication aux fils de Thomas après la mort de celui-ci.

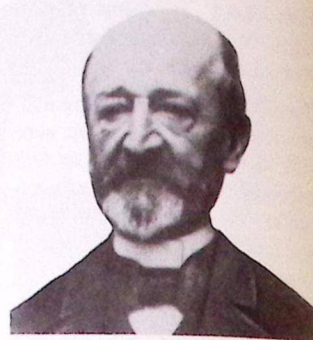
Un décret survint pendant l'Empire, interdisant la fonte des gommages à l'intérieur des villes; force fut donc de chercher un endroit propice en dehors des fortifications qui ne seront démolies et transformées en boulevards que plus tard. Il se faisait qu'à ce moment-là, Thomas le Vieux souffrait de la goutte et pouvait à peine marcher. Aussi, pour aller à la recherche de nouveaux ateliers, dut-il se confectionner des sandales avec des planchettes.

Ainsi accoutrés, ils dirigèrent leurs investigations vers la plaine des manœuvres, actuellement Parc du Cinquantenaire, et qui fut longtemps un haut lieu de l'équitation. Il faudra un jour raconter cette histoire aussi...

Ils trouvèrent chez un petit fermier de l'avenue de Cortenberg un réduit, ancienne étable, qui fit leur affaire. L'anglais acheta les gommages et les ingrédients néces-

saires à la siccation des huiles et on se mit au travail. Sur ces entrefaites, l'anglais tombe malade; on le soigne chez les Snutsel où il était hébergé et où il meurt malgré les soins peut-être intéressés! Le pauvre diable ne put ainsi profiter de sa vente et de ses indiscretions, laissant aux Snutsel le secret du vernis qui fit leur réputation. On chuchote encore dans la famille que l'anglais s'appelait MARTIN.

La cuisson du vernis donne de fortes émanations qui, distillées, donnent l'huile Copal. Ces vapeurs attaquent vivement les muqueuses et tous les insectes vivant dans les potagers et les labourés du fermier trépassèrent. D'autre part, en se déposant sur les terres des environs, ces vapeurs formaient un excellent engrais. Quelle ne fut pas la stupéfaction du fermier lorsqu'il constata que, depuis le raffinage du vernis dans ses parages, ses légumes venaient beaucoup mieux et même sans vermine. Cependant, les émanations piquaient aux yeux des soldats faisant l'exercice dans le champ tout proche. Il paraît qu'un colonel des Guides fut particulière-



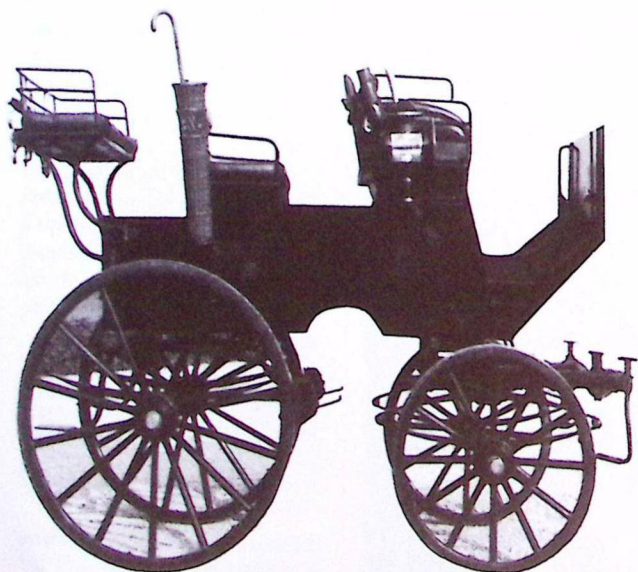
Pierre Snutsel, cofondateur avec son frère aîné, Joseph, des ateliers Snutsel Frères.

ment récalcitrant parce qu'il craignait pour les yeux des chevaux.

Ouvrons ici une parenthèse contemporaine tout aussi « polluante ». Sait-on que le nouveau Musée de l'Air mit des bâtons dans les roues des organisateurs de concours hippiques sur l'esplanade du Cinquantenaire par peur de dépôts de poussières sur les avions du Grand Hall voisin! Concluons ici l'histoire du fameux vernis Snutsel en disant que Joseph Snutsel fit arrêter la fabrication lorsque les cavaliers du Régiment des Guides se présentèrent dans les environs et que, pour l'en remercier, le chef de musique, Binder, lui offrit, ainsi qu'à la famille du fermier, une aubade, sur le coup de 11 heures.

(4) Voir également « Brabant Tourisme » n° 4/1980, n° 4/1984 et n° 1/1987.

Dog Cat à 4 roues construit par les carrossiers Snutsel.



EXPOSITIONS

À la Fondation pour l'Architecture...

L'architecture contemporaine en Tunisie, Égypte et au Maroc

Des très intéressantes expositions se tiennent présentement dans les salles de la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Émirage à Ixelles (Bruxelles). Elles ont pour thème l'architecture contemporaine traditionnelle en Afrique du Nord (Tunisie, Égypte, Maroc).

La première, intitulée « Rationalisme et Tradition, Tunisie 1943-1947 », a été réalisée, en 1986, par l'Institut Français de l'Architecture à Paris, sous la direction de Marc Breitman. Elle analyse, à travers le cas de l'architecte français Jacques Marmey, l'attitude du « Mouvement Moderne » face au poids de l'histoire et de la tradition tunisiennes.

La seconde exposition a été réalisée en 1985 par la Galerie Romana de Londres. Placée sous le titre « Maisons contemporaines, Valeurs traditionnelles », elle nous propose, à l'aide de dessins, photographies et maquettes, un ensemble de projets réalisés, au cours de ces dernières années, en Tunisie, en Égypte et au Maroc, et qui témoignent d'un authentique retour aux valeurs traditionnelles et du refus des standards industriels importés d'Europe.

Mais, pour que ces deux expositions aient sur le public tout l'impact souhaité, il convenait de donner aux visiteurs quelques éléments-clés de tradition arabo-islamique, diverses références historiques ainsi que quelques outils d'analyse et de comparaison.

C'est à cette tâche que se sont attelés, avec bonheur, les architectes Saïd Mouline et Serge Santelli à la tête d'une équipe d'étudiants qui nous fournissent ici, en guise d'introduction et à l'aide d'une petite exposition, une synthèse illustrée des caractères fondamentaux de l'architecture traditionnelle en Afrique du Nord. C'est ainsi que Marrakech et Rabat (Maroc), Mahdiya et Tunis (Tunisie) sont analysées sous l'angle de la structure urbaine, du quartier (médiannes et faubourgs), des espaces et des bâtiments publics, de la rue, de la typologie de l'habitat.

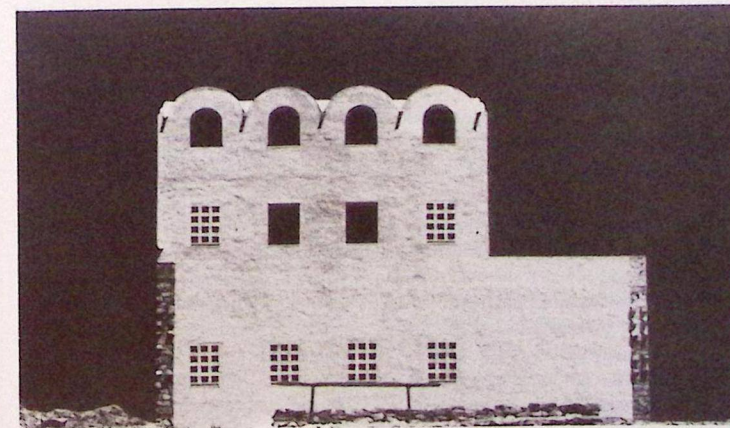
A cette information, présentée sous forme de planches comparatives, s'ajoute une judicieuse sélection de 80 diapositives.

Le livre « Rationalisme et Tradition, Tunisie 1943-1947, le cas Marmey », d'une teneur de 240 pages et comportant 240 illustrations en noir et blanc et en couleurs, constitue un complé-

ment très utile à la visite de la première exposition. Prix : 1.200 F. Quant à la seconde exposition « Maisons contemporaines, Valeurs traditionnelles », elle est accompagnée d'un catalogue illustré de 90 pages, rédigé en anglais.

Les expositions « Rationalisme et Tradition, Tunisie 1943-1947 » et « Maisons contemporaines, Valeurs traditionnelles » (Tunisie, Égypte, Maroc) sont ouvertes au public du mardi au vendredi, de 12 h 30 à 19 heures, le samedi, de 11 à 19 heures, jusqu'au samedi 4 juillet 1987. Fermé les dimanches et les lundis.

Droit d'entrée : 100 F par personne; étudiants : 75 F; groupes (minimum 10 personnes) : 50 F par personne. Visites guidées sur demande; tél. 02/649.02.59.



Le Contrôle civil régional, Bizerte Zarzouna (Tunisie). Ce bâtiment, conçu par Jacques Marmey, a été entièrement réalisé par des artisans tunisiens. Les voûtes ont été montées sans coffrages sur des murs en maçonnerie. Les planchers sont en hourdis de céramique.

Vient de paraître



un réalisme clairvoyant, mais aussi et surtout une sensibilité toute féminine qui évite toutefois de verser dans la mièvrerie, un style d'une rare pureté qui pourtant n'a rien d'académique, sans oublier ce brin de poésie que l'on retrouve dans chacune de ses œuvres.

Auteur de deux ouvrages scientifiques qui font aujourd'hui autorité en la matière : « Saint-Josseten-Noodde au XIX^e siècle » et « Saint-Josseten-Noodde au temps des équipages », Yvonne du Jacquier ne limita pas sa production au cadre étriqué de

sa commune d'adoption, mais s'érigea bien vite en défenseur aussi ardent que passionné de ce patrimoine communautaire, hérité de nos ancêtres et menacé aujourd'hui, si l'on n'y prend garde, sinon de disparition du moins de dilapidation.

Cet attachement à nos valeurs traditionnelles, spirituelles et artistiques, nous le retrouvons dans toute l'œuvre d'Yvonne du Jacquier, que ce soit dans « Jeux d'Eau et Profils d'Autrefois - Ostende et Spa », dans « Le Charme des Petits Musées » qui obtint, en 1970, le Prix Martini

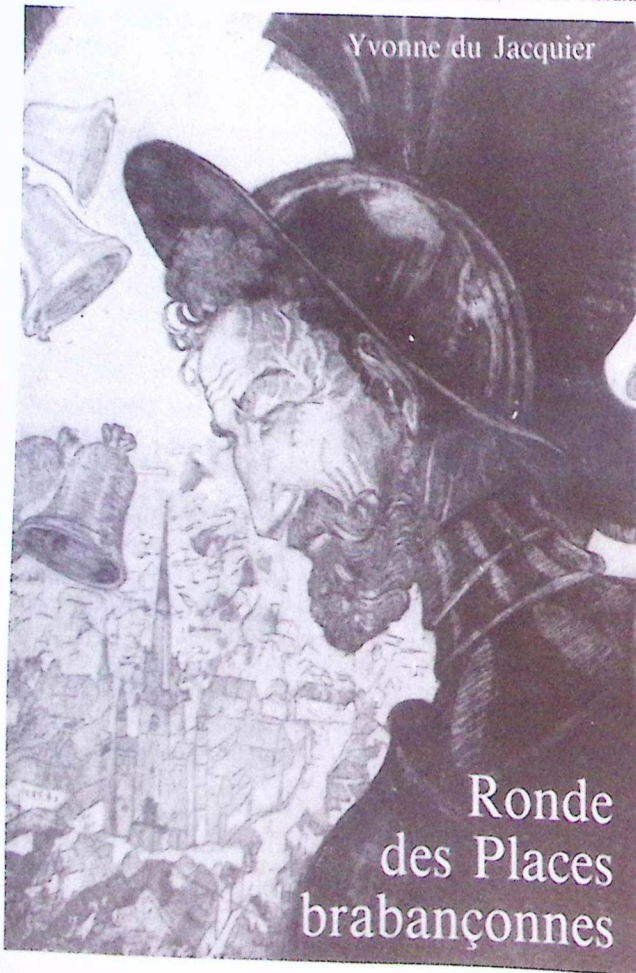
du meilleur reportage touristique, dans les « Belles Demeures d'Autrefois », et dans « Chapelles en Brabant » (1978), dans « Beaux Presbytères en Brabant » (1981), que couronna le Prix Ralph Alofs 1983, et, plus récemment dans « Jolies Places à Bruxelles » (1984) qui connut un franc succès en librairie.

Et voici qu'Yvonne du Jacquier, en ce printemps '87, récidive pour notre plus grand plaisir. Avec sa « Ronde des Places brabançonnnes, en zigzag de Nivelles à Diest » (tout un programme), elle nous fournit le second volet - tant attendu - du diptyque qu'elle vient de consacrer à nos forums (petits et grands) brabançons. Tout un programme, disions-nous. Jugez-en vous-même.

Pas moins de 70 places publiques de nos villes, villages ou simples hameaux défilent sous nos yeux émerveillés. Si certaines d'entre elles sont relativement bien connues (Nivelles, Diest, Louvain), d'autres, au charme pourtant indéniable, le sont moins (Ohain, Rebecq, Beauvechain), d'autres, enfin, ne le sont pas du tout (Mollem, Bollebeek, Autre-Eglise, etc.).

Pour les découvrir et en apprécier les beautés souvent cachées, il vous suffit de suivre notre aimable cicerone, Yvonne du Jacquier, dans sa ronde étourdissante des places brabançonnnes.

Comme l'auteur a tenu à le préciser elle-même, sa « Ronde des Places brabançonnnes » n'est ni un guide de vulgarisation touristique, ni encore moins un dictionnaire plus ou moins rébarbatif, mais une invitation à partager avec elle les émotions esthétiques qu'elle a ressenties au



Vient de paraître



UNE AUTRE HESBAYE...

LA ROUTE «FERMES ET TUMULI DE HESBAYE»



René CARPIAUX.

Pol WASCOTTE.

risés et plus particulièrement des automobilistes. En effet, en moins de 15 ans, 12 routes touristiques, totalisant plus de 1.100 kilomètres et ayant nécessité le placement de quelque 1.200 panneaux directionnels, ont été créées et balisées par notre Fédération et cela tant dans le Brabant flamand que dans le Brabant wallon.

Ceci constitue un record sans doute mais pas un monopole, car, tandis que nous élaborions ce programme de longue haleine, d'autres Fédérations et nous pensons notamment à celles de Westtoerisme et de la province de Namur découvraient, à leur tour, en cette période de récession économique plus ou moins larvée, les multiples avantages et l'immense parti qu'elles pouvaient tirer du tourisme dit itinérant ou, si l'on préfère, des excursions d'un jour, voire d'un week-end.

Notre propos n'est pas de dresser ici l'inventaire exhaustif de tous les circuits touristiques créés, à ce jour, dans notre pays, mais de mettre l'accent sur la récente réalisation à verser au crédit de nos amis Namurois. En effet, il n'y a guère, à la suite d'une fructueuse concertation entre le Groupement des Syndi-

contact souve. façade les j-homr œuvr Truffé écrite rien c que, ans un style vif, alerte, un ustique, un tantinet lyri- qui n'exclut pas une réelle scientifique et un don "observation, la « Ronde Places brabançonnnes » nne du Jacquier constitue petite anthologie en son qui ravira non seulement les amoureux des vieilles s chargées d'histoire mais tous ceux qui savent en-communier à la beauté sans d'un site rural où le temps le avoir suspendu son vol. de des Places braban- es », un ouvrage (format 16 cm), d'une présentation soignée, comportant 128 s et rehaussé de 54 illustra- ns, dont une eau-forte du etté Henri Quittelier ornant ouverture.

très beau livre est vendu au de 485 F (port compris) par sement au C.C.P. 000- \$7030-97 d'Yvonne du Jac- er, 14, place Jean De Padu- à 1140 Bruxelles. On peut alement se le procurer au ge de notre Fédération, 61, ue du Marché aux Herbes (étage), 1000 Bruxelles.

Y.B.

★ ★ a Route « Fermes et Tumuli e Hesbaye »

a Province de Brabant peut se arguer de posséder l'un des ré-seaux les plus denses, si pas le plus dense, de routes touristi-ques spécialement conçues à l'intention des touristes moto-

Vient de paraître



pant là, l'empruntant en sens inverse ailleurs encore, avec, comme principal objectif, de faire découvrir les fermes et les tumuli si caractéristiques de la Hesbaye tant namuroise que brabançonne.

Grenier de la Belgique, la Hesbaye possède, en effet, les fermes les plus opulentes et disons-le, sans chauvinisme, les plus belles du pays. Songeons notamment à celles de Waulsort et d'Aubremé à Grand-Rosière-Hottomont, à celle de La Ramée à Jauchelette, à celle de Mellefont à Thorembs-les-Béguiennes ou encore à celle de La Bruyère à Saint-Denis, la plupart de ces fermes étant d'ailleurs d'anciennes dépendances d'abbayes, ce qui nous rappelle, à bon escient, le rôle déterminant joué par nos moines défricheurs dans le développement économique de cette région restée fidèle à ses origines rurales.

Quant aux célèbres tumuli ou tombes gallo-romaines qu'on ne trouve pratiquement que dans cette région, ils nous font remonter aux sources mêmes de notre civilisation, à l'époque où la contrée était traversée par la chaussée romaine reliant Bavay à Cologne via Tongres (certains tronçons de cette chaussée existent toujours et l'un d'entre eux est inclus dans le circuit).

Toutes ces curiosités et bien d'autres encore (anciennes abbayes, châteaux, fermes-châteaux, musées, églises, presbytères, parcs et réserves naturelles, cours d'eau, moulins, folklore, etc.) sont décrites par le menu et avec minutie dans un remarquable guide touristique intitulé, comme il se doit, la Route « Fermes et Tumuli de Hesbaye ».

D'une présentation très soignée et dû à la plume alerte et avisée de Pol Wascotte pour qui la région ne semble plus avoir de secret, ce guide constitue le vade-mecum indispensable pour toute visite intelligente de la Hesbaye namuroise et brabançonne.

D'une teneur de 128 pages et enrichi de 45 dessins originaux de René Carpiaux, ainsi que d'une carte-repère, ce guide (format 16 x 24 cm), comportant de nombreuses références bibliographiques, un glossaire et une petite notice historique concernant les 37 localités incluses dans le circuit, est vendu au siège de notre Fédération, 61, rue du Marché aux Herbes (2^e étage) à 1000 Bruxelles, au prix très étudié de 375 F.

★ ★

Le Bauhaus

« L'Internationaal Centrum voor Structuuranalyse en Constructivisme » vient de publier un double numéro de son « Cahier ». Ce « Cahier 6/7 » de l'I.C.S.A.C. est consacré au Bauhaus et marque, de la sorte, la participation de ce Centre à la célébration du 60^e anniversaire de l'inauguration du Bauhaus à Dessau (4 décembre 1926).

Ce « Cahier 6/7 » réunit 27 articles d'auteurs belges et étrangers (Allemagne de l'Ouest, Allemagne de l'Est, Autriche, Hongrie) qui tous traitent, sous des angles différents, d'aspects relativement peu connus du Bauhaus.

Les premiers articles ont été écrits par d'anciens étudiants du Bauhaus. Ils symbolisent les nombreux artistes et architectes qui, selon leurs options et leurs talents spécifiques, ont assimilé

et interprété l'enseignement du Bauhaus.

Viennent ensuite des articles très fouillés concernant l'histoire proprement dite du Bauhaus.

Une troisième série d'articles a trait plus particulièrement à la pédagogie du Bauhaus.

Une quatrième série présente deux initiatives parallèles au Bauhaus. En effet, celui-ci n'était pas un phénomène isolé; il était à la fois un élément et un des résultats d'un large mouvement de renouveau dans l'enseignement de l'art et de l'architecture dont les premières manifestations précédèrent la guerre 1914-1918.

Les derniers articles tracent les parallèles et traitent des échanges entre le Bauhaus, les « Bauhäusler » et certains artistes, architectes et institutions belges et plus spécialement de l'écho rencontré par le Bauhaus dans les revues d'art belges au cours des années '20, de l'architecte Henry van de Velde dans le contexte du Bauhaus, de la comparaison entre les enseignements de l'architecture au Bauhaus et à la Cambre, des relations entre Hannes Meyer et Victor Bourgeois et enfin du développement de l'industrial design en Belgique en parallèle avec le Bauhaus.

Ce « Cahier 6/7 » (format 20 x 27 cm), fort de 373 pages et enrichi de 147 photos en noir et blanc, est de nature à intéresser non seulement les spécialistes mais aussi tous ceux qui désirent faire plus ample connaissance avec ce phénomène retentissant que fut le Bauhaus.

Ce « Cahier 6/7 » de l'I.C.S.A.C. est vendu au prix de 900 F dans les librairies d'art.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

L'Ass
pour
des M
et le
de b
L'Ass
tion
nien
pour
- la
l'
touts :

Association

Conservation

Monuments Napoléoniens

Site du champ

Bataille de Waterloo

Association pour la Conserva-

tion des Monuments Napoléo-

niens fondée à Paris, en 1982, a

pour

la protection, la restauration et

le maintien des monuments,

des cultures et sites;

- l'érection de monuments et plaques commémoratives se rapportant à l'histoire napoléonienne en France et à l'étranger;
- l'étude de la vie et de l'œuvre des personnages de cette histoire et de leurs familles, ainsi que la sauvegarde de leur souvenir.

Cette association n'est pas une société napoléonienne supplé-

mentaire, mais un groupement complémentaire aux associations déjà existantes.

Concrètement, elle agit de deux façons, soit en entreprenant elle-même des travaux de conservation et de restauration en fonction des moyens dont elle dispose, soit en informant les administrations concernées des réfections à apporter aux monuments en péril.

Depuis le 3 juin 1985, l'Association pour la Conservation des Monuments Napoléoniens (A.C.M.N.) possède une délégation en Belgique, conduite par la famille Richard, qui œuvre avec efficacité pour la sauvegarde du souvenir de l'épopée napoléonienne.

Parmi les réalisations à verser à son actif, relevons la pose d'une plaque, à Namur, commémorant les combats devant cette ville, en juin 1815, la restauration intégrale, en 1986-1987, du monument élevé, en 1912, dans le verger de la ferme d'Hougoumont en hommage aux soldats français tombés en cet endroit, le 18 juin 1815, la restauration progressive du Monument français de l'Aigle blessé, érigé à la mémoire des derniers combattants de la Grande Armée, enfin, l'inauguration, le 6 juin dernier, de deux plaques sur le site du champ de bataille de Waterloo, la première à la ferme du Chanetelet rappelant le passage du maréchal Ney qui coucha dans cette ferme au cours de la nuit du 17 au 18 juin 1815, la seconde à la ferme d'Hougoumont évoquant le souvenir et l'héroïsme du général Bauduin tombé devant cette ferme lors des sanglants combats du 18 juin 1815.



Braine-l'Alleud : le monument élevé, en 1912, dans le verger de la ferme d'Hougoumont, a été entièrement restauré, en 1986-1987, par les soins de l'Association pour la Conservation des Monuments Napoléoniens.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Signalons encore que, depuis mars 1987, la délégation belge possède son propre drapeau qui figurera dans toutes les manifestations et cérémonies organisées, en Belgique, par l'A.C.M.N.

Pour tous les renseignements complémentaires concernant les projets, initiatives et réalisations de l'A.C.M.N., s'adresser à M. Christian Richard, Délégué A.C.M.N. Belgique, avenue Dupétioux 131 à 1060 Bruxelles.

★ ★

La Province de Brabant accorde son appui à EUROVALIA '87

Dans le cadre d'Europalia '87 - Autriche, plus de 600 jeunes autrichiens, choristes et écoliers visiteront nos régions.

Ils y feront nombre de visites de courtoisie et de tournées de concerts. Un échange similaire aura lieu l'année prochaine en sens inverse.

La Députation permanente du Brabant a décidé de collaborer activement au projet d'échange Europalia '87 - Autriche.

Ce faisant, la Province de Brabant ne fait que perpétuer une tradition déjà ancienne. C'est ainsi qu'en vertu d'un pacte d'amitié privilégié existant entre la Province et le Landesregierung Tirol, de jeunes autrichiens pourront profiter d'un séjour à la côte belge et des élèves brabançons iront skier en Autriche.

Cette année déjà, les élèves de 2 institutions provinciales d'enseignement ont pu participer à un stage de ski à Maurach-am-Achensee, tandis que quelque 50 élèves du Tyrol viennent de passer leur classe d'iodé à la côte belge.

Dans le cadre d'Europalia '87, le Brabant accueillera en automne une chorale tyrolienne et une chorale brabançonne rendra par la suite une visite de réciprocité à l'Autriche.

La Province de Brabant apporte en outre son concours à une initiative Europalia émanant de l'administration communale de Tirlemont. Cette ville entretient, en effet, des liens d'amitié étroits avec la ville autrichienne d'Admont.

C'est ainsi qu'à Tirlemont on se réjouit déjà de la représentation qui sera donnée par un chœur de jeunes de Graz et par un authentique orchestre de cuivre d'Admont.

★ ★

Visites de la Basilique Nationale du Sacré-Cœur à Bruxelles

La Basilique Nationale du Sacré-Cœur se dresse sur le plateau de Koekelberg (Bruxelles). De quel côté que l'on découvre cet imposant édifice, ses dômes de cuivre patiné attirent le regard et, la nuit, la croix lumineuse qui le domine rappelle encore sa présence.

Edifiée en témoignage de reconnaissance du peuple belge pour l'heureuse issue des conflits mondiaux 1914-1918 et 1940-1945, la basilique est un monument à l'architecture hardie certes, audacieuse, peut-être, mais sans excès.

Les milliers de touristes, qui, chaque année, visitent ce sanctuaire, sont séduits par l'élégance de ses vastes proportions, la belle sobriété de sa décoration intérieure, la finesse des coloris de ses vitraux et le panorama merveilleux qu'ils découvrent du

promenoir extérieur contournant le dôme.

A l'intention de nos lecteurs qui n'auraient pas encore pénétré dans cet impressionnant édifice religieux, le quatrième du monde en importance pour ses dimensions (longueur : 141 mètres; hauteur y compris la croix terminale : 95 mètres; largeur à hauteur du transept : 107 mètres), nous donnons ci-après quelques renseignements pratiques qui les aideront lors de la visite de ce monument votif.



En 1987, les visites guidées de la basilique ont lieu tous les dimanches et jours fériés, de 14 à 17 h 45, jusqu'au 11 octobre. Elles comportent, en outre, la visite de l'exposition des photos prises lors de la construction de cet édifice, de la terrasse-promenoir à 53 mètres (magnifique panorama sur Bruxelles et ses faubourgs) et de la coupole à 81 mètres (vue unique sur toute l'agglomération bruxelloise et le Pajottenland). Accès à la terrasse-promenoir et à la coupole par ascenseur.

En semaine : pour les petits groupes et les personnes isolées,

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

les visites. Pour brevets, à introduire. Pour compl. 02/425. Vaste lique. Pour transp 19 et (Aalst) haute

ont lieu de 9 à 17 heures les groupes plus nominalement sur demande 8 jours d'avance.

tous renseignements entaires, téléphoner au 8.22.

arking derrière la basilique. personnes utilisant les bus en commun, le tram, autobus 20, 49, 87 et A ont un point d'arrêt à de la basilique.

Excursions

★ ★

Excursions '87 pour groupes Limbourg

l'Association Touristique de la Province de Limbourg vient de l'édition 1987 de sa brochure « Excursions pour groupes dans le Limbourg, présentée pour la première fois, cette année, en langue française.

La brochure se base sur de récentes statistiques, quelque 50.000 touristes utilisent, chaque année, la brochure pour visiter en Limbourg. Quels sont les acteurs qui ont contribué au succès indéniable de cette formule? Tout d'abord des programmes d'excursions parfaitement structurés, ensuite, la présence de guides professionnels mis à la tâche, enfin, un rapport idéal qualité/prix.

La brochure '87 « Excursions pour groupes dans le Limbourg », d'une présentation très soignée, présente une gamme variée de onze randonnées partant du cœur et aux environs de nos sites touristiques (Alden Bieker et le Domaine de Bokrijk, les sites miniers de Midden-Limburg) et de villes telles que Haselt, Genk, Heusden-Zolder, Tongres, la plus ancienne ville

de Belgique et son musée gallo-romain ou encore Maaseik avec une excursion en petit train touristique et une croisière sur la Meuse avec visite de Thorn aux Pays-Bas.

En outre, la brochure propose des excursions culturelles sous la conduite de guides spécialisés, ainsi que des randonnées en bicyclette respectivement de 25, 40 et 55 km, avec visite de deux châteaux.

La brochure propose même un petit circuit interprovincial avec visite guidée de Zoutleeuw (Léau) et Sint-Truiden (Saint-Trond).

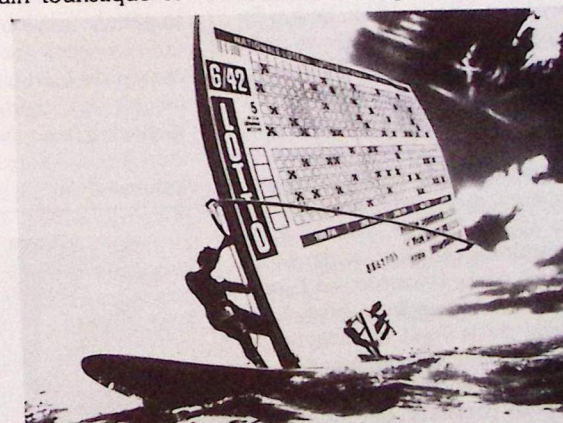
Toutes ces excursions sont proposées à des prix très étudiés variant entre 130 F (sites miniers du Midden-Limburg) et 420 F (visite de Maaseik avec excursion en petit train touristique et

croisière sur la Meuse) par personne.

Il existe cependant des formules encore moins chères comme, par exemple, une journée à Haselt avec, entre autres, la visite guidée du Musée National du Genièvre, et, cela, à partir de 105 F par personne.

Enfin, the last but not the least, chaque samedi, jusqu'au 28 juillet 1987, des promenades guidées sont organisées à Tongres avec visites du Musée Provincial Gallo-Romain, de la Grande Porte et du Béguinage, suivies d'un repas du soir, la journée s'achevant par un concert dans le cadre prestigieux de la Basilique Notre-Dame. Prix (visites guidées, repas et concert compris) : 600 F par personne.

Il va de soi qu'étant donné la modicité des prix mentionnés



Sortez du lot, gagnez au Lotto.

Le bulletin 5 semaines. Autant gagner en vacances.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

plus haut, les frais de transport sont à charge des participants. Nos lecteurs intéressés par ces suggestions peuvent obtenir gracieusement la brochure « Excursions pour groupes » sur simple demande adressée à la Fédération Touristique du Limbourg, Domein van Bokrijk, B-3600 Genk; tél. 011/22.29.58.

★ ★

Musée Wellington, Musée communal et petit train touristique : trois attractions majeures de Waterloo

La coquette maison de style Louis XV, sise en face du Temple Commémoratif de la Bataille, ancienne Chapelle Royale, à Waterloo, n'aurait pas résisté aux ravages des ans et à la modernisation du quartier, si elle n'avait hébergé, durant les nuits des 17 et 18 juin 1815, le duc de Wellington, qui, lors de la mémorable bataille de Waterloo, assura le commandement en chef des troupes britanniques et alliées. C'est dans cette demeure, qui était, à l'époque, une auberge, qu'il signa, dans la nuit du 18 au 19 juin, son fameux bulletin de victoire, rendant, du même coup, Waterloo – à l'époque, modeste village situé à la lisière de la forêt de Soignes – célèbre dans le monde entier. Cette ancienne auberge abrite, depuis plusieurs décennies, le Musée Wellington et, depuis 1984, le Musée communal de Waterloo. Modeste au départ, le Musée Wellington fut agrandi en 1955 et enrichi de nouvelles collections en 1965. Après l'acquisition, en 1972, de cette demeure historique, par la commune de Waterloo, de nouvelles salles furent aménagées et ouvertes au public de sorte que,

dans son agencement actuel et grâce notamment à une série de plans lumineux permettant aux visiteurs de revivre, heure par heure, les différentes phases des sanglants combats du 18 juin 1815, le Musée Wellington constitue, à coup sûr, la meilleure entrée en matière pour une visite fructueuse du site du champ de bataille. Parmi les récentes acquisitions qui sont venues enrichir les collections du musée, relevons un canon français de 6 livres, nommé « La Suffisante », ayant servi lors de la bataille de Waterloo et installé à l'entrée de la salle des plans lumineux, une peinture à l'huile représentant une des dernières phases de la bataille, vraisemblablement aux abords de la Haie Sainte, où l'on distingue la cavalerie de la Garde Impériale (couloir n° 9), des gravures et des portraits, dont la charge du Carabiniers n° 2 (salle belge), le Lieutenant Général Pletinckx (salle belge) et Napoléon à son retour de l'île d'Elbe (couloir n° 9).



Quant au Musée de Waterloo où l'histoire de la commune est évoquée depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours, il vient d'acquérir la collection Marie-Louise de Villers, composée de la bagatelle de 1.900 cartes postales anciennes (un record) relatives à Waterloo.

Le Musée Wellington et le Musée de Waterloo, deux musées complémentaires, qui permettent aux touristes (ils furent 31.905 en 1986) de faire au cours d'une seule et même visite (durée ± 45 minutes) plus ample connaissance avec Waterloo, son passé et la tragédie du 18 juin 1815.

D'autre part, pour la quatrième année consécutive, le petit train touristique dont le succès populaire va croissant (6.702 voyageurs en 1986) circulera, cet été, dans les rues de Waterloo. Il assurera, du 27 juin au 30 août 1987, la liaison entre la gare de Waterloo et la butte du Lion en passant par le Musée Wellington,

Waterloo : le petit train touristique circulera, cet été, du 27 juin au 30 août.

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Jolis et Mont-Saint-Jean. Les parts de la gare de Waterloo ont lieu tous les jours à 10 h, 11 h 10, 12 h 10, 14 h, 15 h 10, 16 h 10 et 17 h. La durée du trajet (aller et retour) est de 58 minutes. A noter que le voyage peut être en ce sens que les passagers peuvent descendre à l'un ou l'autre point du parcours et reprendre le petit train lors d'un des prochains passages, le billet étant valable pour toute la durée du trajet (aller et retour) à 60 F. Si le voyageur souhaite inclure dans son excursion le petit train du Musée Wellington et l'audiovisuel de la Bataille, ce billet est porté à 140 F (trajet en train inclus) pour les adultes et à 120 F pour les étudiants et les seniors au lieu de 180 F (tarif normal train + musée + panorama). Pour terminer, qu'un « Un beau jour à Waterloo » (50 % de réduction sur le trajet en chemin de fer) est disponible dans les principales gares belges).

★ ★

Gastronome... sans grossir!

Le régime à tous les hommes et femmes d'affaires surchargés de menus d'affaires surchargés de restaurants : il vous est désormais possible de rester fin gourmand, de très bien manger tout en ne vous privant pas de vos plats préférés, et ceci sans grossir et même – il faut le faire – en perdant du poids! Cette formule de restauration finale vous est proposée par les propriétaires de l'hôtel-restaurant « Les Trois Tilleuls » à Bermael-Boitsfort : Adrienne et Guy VANDER PERRE.

Le secret : une parfaite connaissance de la diététique, due à plus de quarante années d'expérience aux fourneaux.

« L'inconvénient des plats de régime », nous confie Guy Vander Perre, « est qu'ils ont en général un aspect peu appétissant et qu'ils manquent de saveur. Il est essentiel que mon client n'ait pas l'impression d'être soumis à une cure ».

Aussi, le Chef soigne-t-il particulièrement la présentation des plats ainsi que leur assaisonnement. D'autre part, par un judicieux dosage et une bonne répartition des calories des aliments, Guy Vander Perre parvient à faire perdre à ses hôtes entre 350 et 400 grammes par jour. Comment? En les incitant à manger moins, mais bien. La ration quotidienne d'un adulte en calories varie entre 2.400 et 5.000, suivant ses activités. S'il absorbe moins de calories, l'organisme ira puiser dans les réserves de graisse, en diminuant son poids.

Guy Vander Perre propose plus de 200 menus gastronomiques calculés sur 1.500 calories, et rien de triste qu'on en juge par ces quelques plats « minceur » : Soupe de homard à l'orange,

grenouilles au muscat, ris de veau grillé aux raisins, sauté d'agneau aux aubergines et tomates...

Pour aider le « curiste » de séjour à s'habituer au régime, Adrienne Vander Perre prend le relais. Puisque l'établissement est situé à l'orée de la Forêt de Soignes, elle a mis au point trois circuits de marche sylvestres de 3, 4 et 6 km. Le résident est déposé au départ de ces parcours muni d'une carte explicative et revient à l'hôtel à son gré.

La piscine Calypso toute proche est aussi vivement conseillée. Cette activité physique, complétée par des temps de repos et de relaxation, garantit l'heureux résultat de cette gastronomie diététique de très haut niveau dont le succès va en grandissant, et pas seulement auprès des hommes d'affaires.

Deux formules sont proposées aux « Trois Tilleuls » :

- L'abonnement repas, comprenant deux menus gastro-diététiques, midi et soir pendant une ou deux semaines.
- Le séjour, une semaine avec deux repas, petit déjeuner et transport-promenade quotidien.

Une adresse à retenir!

Restaurant
Hôtel
des 3 tilleuls

Tél. (02) 672.30.14 Réservations 673.25.13

Guy Vander Perre

(Commandeur des Chevaliers du Tastevin)

Berenshoide, 8 Boitsfort 1170 Bruxelles

AVIS ECHOS AVIS ECHOS

Une nouvelle association pour la sauvegarde et la promotion du centre de Bruxelles

La découverte fortuite de céramiques des XIV^e et XV^e siècles, sous l'immeuble n° 24-26 de la rue au Beurre (Ancienne Maison De Greef) a favorisé la mise sur pied d'un groupement d'études dont la priorité est la poursuite de fouilles archéologiques systématiques dans le quartier Saint-Nicolas. La nouvelle association scientifique dirigée par le Professeur Pierre BONENFANT, de l'U.L.B., est composée de son collaborateur Michel FOURNY, de l'historien Marcel VAN-HAMME, du propriétaire du site Paul WITTMANN et d'autres personnalités; elle bénéficie de l'appui des Neuf Nations, de la Société Archéologique de Bruxelles et du Service des Fouilles de l'Université Libre de Bruxelles.

Les objectifs du groupement sont les suivants :

- maintenir la primauté et garder intangibles le prestige, la situation morale et l'ensemble historique et folklorique privilégié du quartier Saint-Nicolas et des environs de la Grand-Place, englobant les sept rues qui y débouchent;
 - resserrer les liens de solidarité entre les commerçants, les archéologues, les historiens et les folkloristes de la Ville;
 - soutenir l'action des Neuf Nations dans ses diverses manifestations publiques et culturelles de promotion du centre de la capitale;
 - assurer la poursuite des travaux archéologiques dans les environs de la Grand-Place.
- A l'heure actuelle, certains frag-

ments de poterie, déjà assemblés, reconstituent, selon M. BORREMANS, archéologue aux Musées Royaux du Cinquantième, les formes d'une vaisselle usuelle typique du siècle d'or de Bruxelles.

La qualité des membres du Comité de ce nouveau Cercle assure, d'ores et déjà, à cette assemblée de sages, un grand retentissement parmi les historiens et les archéologues de la capitale. L'ambitieux programme qu'elle a élaboré se justifie par l'importance historique de la Grand-Place, ainsi que par le choix international de Bruxelles dans des fonctions européennes.

D'autre part, l'inadéquation de la législation actuelle, en matière de fouilles archéologiques, appelle une nouvelle législation adaptant les outils juridiques en

vue du sauvetage des témoins archéologiques, compris dans leur sens le plus large.

La Revue « Brabant Tourisme » souhaite à cette entreprise de haute qualité tout le succès qu'elle mérite, en cette année européenne de l'environnement.

Souignons, pour terminer, que Monsieur le Député permanent, Francis DE HONDT, Président de notre Fédération, s'intéresse vivement à cette initiative, considérée comme une forme nouvelle de promotion du tourisme.

Adresse du Secrétariat de l'Association :

Université Libre de Bruxelles
Avenue Fr. Roosevelt, 50
(C.P. 175) - 1050 Bruxelles
Tél. : 642.24.67 - 642.24.97 - 642.24.86.

Jumelage Brabant-Limbourg



A l'invitation de la Fédération Touristique du Limbourg, qui organisait le 13 mars dernier dans la ville de Peer une journée professionnelle, notre Fédération était présente avec un stand d'information. On reconnaît, à la droite de notre directeur : Messieurs H. Vandermeulen, Gouverneur du Limbourg; L.R.A. Verheyden, Commissaire général au Tourisme de la Communauté flamande; J.P. Thomas, directeur de la Fédération Touristique du Limbourg; G. Daniels, chef de cabinet du Gouverneur et H. Geurden, directeur honoraire de la Fédération Touristique du Limbourg.

Les manifestations culturelles et populaires

JUILLET 1987

- BRUXELLES** : Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence : « Le Musée d'Art Ancien a 100 ans » (jusqu'au 30 août).
- BRUXELLES** : A la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage : Exposition consacrée à l'architecture contemporaine traditionnelle en Tunisie, en Egypte et au Maroc. Ouvert du mardi au samedi (jusqu'au 4 juillet).
- VIEUX-CHAUSSE** : ENAPPE : A la Fermette du Musée provincial du Caillou, 66, de Bruxelles : Exposition « L'église du Brabant wallon à française ». Ouvert tous les jours, sauf le lundi, jusqu'au 13 septembre.
- BRUXELLES** : A la Grand-Place, à 21 heures : spectacle de megang consistant en une reconstitution des fastes de la fête de la Cour, en 1549, en l'honneur de Charles-Quint et de sa Cour.
- BECCQ** : Dans les Moulins d'Arenberg : L'Ecole d'Albert de Beccq (peintures, bijoux, céramiques). L'exposition restera ouverte jusqu'au 21 juillet.
- BRUXELLES** : A la Grand-Place, à 21 heures : spectacle de megang consistant en une reconstitution des fastes de la fête de la Cour, en 1549, en l'honneur de Charles-Quint et de sa Cour.
- BRUXELLES** : Au Palais des Beaux-Arts, à 20 h : le Brussels Choral Orchestra et le Brussels Choral Society dans la Messe du Requiem et le Cantate maçonnique de Mozart.
- BRUXELLES** : A la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage : Exposition « Bruxelles Art Nouveau-Art Déco ». Ouvert du mardi au samedi (jusqu'au 8 août).
- BRUXELLES** : Sortie du Dragon de l'Estrée (kermesse, manifestation dans les rues, feu d'artifice). Egalement le 12 juillet.
- BRUXELLES** : Au Théâtre de Verdure (Parc d'Ossegem-Heysel) : SOSELLA JAZZ FOLK (également le 12 juillet).
- HELECINE** : Journée « Portes Ouvertes » au Domaine provincial, Musée Armand Pellegrin, à l'église Saint-Sulpice, au moulin, à la chapelle Notre-Dame de la Colombe. Visites guidées de 10 à 12 et de 14 à 18 heures. Expositions diverses.
- BRUXELLES** : A l'église de la Madeleine, à 20 heures : le Quintette de la Madeleine dans des œuvres de Mozart.
- BRUXELLES** : Foire du Midi (jusqu'au 16 août).
- BRUXELLES** : Au Shopping Center : Bourse des Collectionneurs.
- BRUXELLES** : A l'église de la Madeleine, à 20 heures : The Brussels Virtuosi dans des œuvres de Mozart.
- BECCQ** : Dans les Moulins d'Arenberg : Exposition « Les bières flamandes » (jusqu'au 16 août).
- VILLERS-LA-VILLE** : « Barabbas » de Michel de Ghelderode, par l'A.S.B.L. Anima (également les 30 et 31 juillet).

AOÛT 1987

- HELECINE** : Au Domaine provincial : Exposition « Geneviève Dopp » jusqu'au 16 août.
- VILLERS-LA-VILLE** : « Barabbas » de Michel de Ghelderode (également les 5, 6, 7 et 8 août).
- ITTRE** : Fête de la Saint-Laurent (également les 8 et 9 août).
- BRUXELLES** : 659 : Plantation du Meyboom. A 14 heures : départ du cortège. Arrivée à la Grand-Place à 15 heures. Animations diverses. Départ de la Grand-Place vers 16 heures. Peu avant 17 heures : plantation du Meyboom à l'angle de la rue du Marais et de la rue des Sables, suivie de réjouissances populaires.
- BRUXELLES** : Au Cercle Gaulois, à 20 heures : « The Chamber Ensemble of the Academy of Sint Martin in the Fields » dans des œuvres de Purcell, Beethoven et Schoenberg.
- ITTRE** : Procession de Notre-Dame d'Ittre avec la participation de nombreux cavaliers, de la fanfare et des bannières locales.
- ORP-LE-GRAND** : Fête du 15 août (fanfares, tour de chant, course de cochons).

- MARBAIS** : Au hameau de Marbisoux, à 15 heures : Sortie des pèlerins, cortège mi-profane, mi-religieux au cours duquel les pèlerins acceptent des dons en espèces et en nature, lesquels sont vendus ensuite aux enchères. La fête se termine par la pittoresque danse des pèlerins.
- IXELLES** : A la Fondation pour l'Architecture, 55, rue de l'Ermitage : Exposition « LEGO, l'architecture est un jeu... magnifique ». Ouvert du mardi au samedi (jusqu'au 3 octobre).
- NIVELLES** : Au Tennis Club de l'Argayon, Vieux Chemin de Seneffe : Championnat de Belgique de Tennis, Série A (jusqu'au 31 août).
- VILLERS-LA-VILLE** : Fête de la Saint-Bernard (expositions, conférences, jeux, etc.). Egalement le dimanche 23 août avec messe solennelle célébrée, à 15 heures, dans l'ancienne abbaye.
- JAUCHE** : Cortège folklorique de chars (de 15 à 19 heures).
- BRUXELLES** : Dans l'église de la Chapelle, à 20 heures : Charles Philippon (orgue) et l'Ensemble Instrumental de Bruxelles interprètent les Sonates du Padre Martini.
- JODOIGNE** : Jeux inter-villages avec la participation de tous les villages du Grand Jodoigne.
- NIVELLES** : A la Grand-Place : arrivée du 1^{er} Marathon du Brabant Wallon. Animations diverses.
- VILLERS-LA-VILLE** : Embrassement pyrotechnique des ruines de l'abbaye.
- BOUSVAL** : Fête de la Saint-Barthélemy. Après la grand-messe, le char portant la statue du saint Apôtre et précédé de nombreux cavaliers fait le tour de la localité. Ensuite a lieu la bénédiction des chevaux et des cavaliers.
- NIVELLES** : Dans le cloître de la Collégiale, à l'Hôtel de Ville, au Waux-Hall, sur la Grand-Place et sur la place Albert I^{er} : 6^e Journée des Artisans et des Produits Wallons.
- BRUXELLES** : Dans l'église des Riches-Claires, à 20 heures : The Brussels Virtuosi dans des œuvres de Beethoven et de Schubert.
- JETTE** : Marché annuel.

SEPTEMBRE 1987

- BRUXELLES** : Au Conservatoire Royal de Musique, 30, rue de la Régence, à 20 heures : le Brussels Festival Orchestra dans des œuvres de J. Haydn et Mozart.
- NIVELLES** : Au Waux-Hall, à 20 heures : Récital de piano donné par le 1^{er} Lauréat du Concours Musical International Reine Elisabeth. Dans la salle d'exposition du Waux-Hall : Exposition « Les ports de la côte belge et du Zwin » (jusqu'au 20 septembre).
- CEROUX** : Course automobile au ralenti (à 14 heures).
- VIRGINAL** : Cavalcade avec la participation des gilles, de groupes folkloriques et de chars.
- BRUXELLES** : Au Conservatoire Royal de Musique, à 20 heures : Le Brussels Festival Orchestra et la Chorale Royale « De Mandelgam » dans des œuvres de Beethoven.
- NIVELLES** : Journées équestres de Nivelles (également les 12 et 13 septembre).
- BRAINE-LE-CHATEAU** : 6^e Rencontres Médiévales (marché médiéval, tir à l'arc, combats de chevaliers, balladins, mât de cocagne, repas médiéval sous chapiteau, etc.). Ces festivités se poursuivront le dimanche 13 septembre.
- RIXENSART** : Fêtes de septembre (50 stands, groupes folkloriques, artisans, manifestations sportives). Egalement le 13 septembre.
- VILLERS-LA-VILLE** : Journées de l'environnement (les 12 et 13 septembre). Colloque, visites guidées, animations diverses, rassemblement des confréries.
- TOURINNES-SAINT-LAMBERT** : Grande Foire aux Potirons. Concours du potirion le plus lourd, le mieux décoré, le plus original.
- VILLERS-LA-VILLE** : Journées de l'environnement. Rassemblement des « Villers » dans le magnifique domaine de la Ferme de l'Abbaye (folklore, musique, jogging, dégustation de spécialités gastronomiques, grand pique-nique de l'environnement, etc.).
- ANDERLECHT** : Marché annuel.